LE COMPÈRE LEROUX.

—

Le Compère Leroux . . . . 5 vol.
La Comtesse Marie . . . . 7 vol.
Le Masque rouge . . . . 8 vol.
Les deux Bretons . . . . 6 vol.
Le Château de Piriac . . . . 4 vol.
L'officier de fortune . . . . 7 vol.
La Perle du Palais-Royal . . . . 3 vol.
La Syrène . . . . 2 vol.
Jeanne de La Tremblaye . . . . 3 vol.
Souvenirs intimes d'un garde du corps, deux séries . . . . 10 vol.
L'idiot . . . . 5 vol.
Les Viveurs de Paris (quatre parties) . . . . . 13 vol.
Les Valets de cœur . . . . 3 vol.
Sœur Suzanne . . . . 4 vol.
Un Gentilhomme de grand chemin . . . . 8 vol.
Mignonne . . . . 3 vol.
Les Chevaliers du Lansquenet . . . . . . 10 vol.
Confessions d'un Bohême . . . . 5 vol.
Le Vicomte Raphaël . . . . 5 vol.
Les Oiseaux de nuit . . . . 5 vol.
Geneviève Gaillot . . . . 2 vol.
Brelan de Dames . . . . 4 vol.
Le Loup noir . . . . 2 vol.

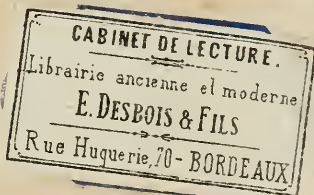
Imprimerie de E. Dépée, à Sceaux.

COMPÈRE LEROUX

PAR

XAVIER DE MONTÉPIN.

3



PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR
37, RUE SERPENTE, 37.

LE COMPÈRE LEROUX.

Un livre de P. L. Courrier.

La Borghetta avait fait préparer le thé.

En attendant, elle proposa à ses hôtes de visiter son habitation. Ceux-ci y consentirent volontiers et suivirent l'actrice.

La maison était meublée avec sobriété mais avec goût. Malgré le peu de temps qu'elle avait eu pour s'occuper de mille détails, la nouvelle propriétaire du château avait fait des prodiges.

Toute chose était à sa place, et cet arrangement exige beaucoup plus de tact et de soin qu'on ne l'imaginerait, — Champcarré remarqua une superbe bibliothèque qu'il n'avait jamais vue chez sa maîtresse.

— Je l'ai achetée à la vente de madame de Rubey, — dit-elle.

Cécile traversait les appartements sans se

rendre bien compte de ce qu'elle éprouvait. C'était une sorte d'éblouissement. Bien que tout cela fut simple, elle en comprenait l'élégance, elle qui n'avait été habituée jusque là qu'à la pauvreté relative du logis paternel et à l'humilité plus grande encore des cellules du couvent.

La chambre à coucher de l'actrice, dont celle-ci ouvrit la porte sans le moindre scrupule, frappa surtout la vue et l'esprit de la jeune fille.

Elle n'avait jamais rêvé pareille splendeur. Le lit à colonnes torses, véritable chef-d'œuvre de quelque grand artiste du moyen-âge, avec son baldaquin garni de tentures en velours

vert ornées de cordelières à glands d'or, fut l'objet de son admiration profonde.

— Oh ! que c'est beau, s'écria-t-elle en battant des mains avec un abandon tout enfantin... Vous devez être bien heureuse, madame, de dormir dans un lit si magnifique. A la pension, nous n'avions qu'une petite couchette en fer, étroite comme un cercueil.

La Borghetta poussa un soupir.

— Qu'importe le lit, dit-elle avec mélancolie, pourvu qu'on y dorme avec calme !

— Vraiment ! fit l a jeune fille, dans un li

pareil moi je dormirais vingt-quatre heures sans rouvrir les yeux.

Le général, que les aspirations de sa fille troublaient un peu, donna le premier le signal de la retraite.

— Vous avez une admirable résidence, madame la baronne, dit-il. Seulement vous devez regretter parfois d'être un peu éloignée de Paris.

— Je suis venue ici exprès pour être seule.

— A votre âge et avec votre beauté, madame, cette réclusion est un tort que vous faites à la société parisienne.

— Hélas ! monsieur, cette société peut facilement se passer de moi. Des malheurs qui sont mon secret, m'empêcheront pendant bien longtemps d'aller reprendre dans le monde la place que ma naissance me destinait.

— Sacrebleu, fit M. de Vadans, en tempérant, par égard pour la baronne, l'accentuation habituelle de ce juron ; je vous demande mille pardon de mon indiscrétion ; mais il me semble que ce nom d'Elvino ne m'est pas inconnu.

— Mon père était militaire.

— D'Elvino ! Ah ! je me rappelle. Il était l'aide de camp de Murat ?

— Précisément !

— Ah ! le pauvre colonel ? N'est-il pas venu mourir en France ?

— Il y a dix-huit ans !

— Tonnerre ! je me rappelle vous avoir vue au berceau. D'Elvino était venu me trouver pour obtenir une pension du gouvernement français ; mais Louis-Philippe était dur à la détente.

— Je l'ai appris plus tard.

— J'étais à la bataille de Tolentino avec lui. Il avait quinze ans de plus que moi. J'étais

lieutenant et lui commandant. Il a même été décoré en même temps que moi à cette affaire-là.

La Borghetta ouvrit un médaillon en or qui était suspendu à la cheminée de sa chambre à coucher, et montra la croix de son père au vieux soldat.

— C'est tout ce qui me reste de lui, dit-elle.

Et une larme roula lentement sur ses joues.

Le général, sensible comme tous ceux que le bête scepticisme de ce temps-ci honora du sobriquet de *chauvins*, se détourna pour ne pas laisser voir son émotion.

— Quelle est cette porte, demanda-t-il, ne trouvant que ce pauvre biais pour faire changer la conversation, et désignant un large et double panneau de chêne à moulures dorées ?

— C'est celle de la salle d'armes, répondit la Borghetta.

Le général se plaça à une fenêtre.

La pluie tombait avec violence et des éclairs passaient comme des lames d'épée entre les gouttes brillantes.

— Puisque le temps continue à être mauvais, dit le vieux soldat, nous permettez-vous,

madame, d'essayer une paire de fleurets, M. de Champcarré et moi ?

L'actrice ouvrit la porte.

— Vous me confiez en échange mademoiselle Cécile, demanda-t-elle ?

— Oh ! madame !...

Le général et Mathieu entrèrent dans la salle d'armes, tandis que les deux femmes redescendaient au salon.

Le cœur de la Borghetta battait avec violence,

comme si la conversation qu'elle allait avoir avec Cécile eut dû être pour elle une question de vie et de mort.

Cependant, rappelant toute sa présence d'esprit, elle se composa un gracieux sourire et fit asseoir la jeune fille auprès d'elle et lui dit :

— Vous allez sans doute vous ennuyer seule avec moi, madmoiselle ?

— Oh ! non pas, madame, je ne m'ennuie jamais, et avec vous qui avez l'air si bonne je m'ennuierai moins qu'avec tout autre.

La Borghetta ne trouvait rien à dire pour commencer. Elle étendit nonchalamment la main sur un guéridon chargé de livres et d'albums magnifiquement reliés.

— Vous voyez, reprit-elle, en désignant les livres, que j'ai aussi là un excellent moyen de ne pas m'ennuyer quand je suis seule.

— J'aime beaucoup lire aussi ; mais nous n'avons chez nous que d'affreux livres tout noirs où il n'est parlé que de coups de sabre et de coups de canon. Chaque soir mon père en lit quelques passages qui me font frémir, et qui exaltent tellement Rouillard, qu'il fait un tapage abominable, — Avant mon en-

trée au couvent, c'était déjà la même chose.

— Et quels livres aimeriez-vous donc à lire, mademoiselle ?

— Oh ! des histoires touchantes d'enfants qui ont perdu leur mère et qui s'enrôlent dans une bande de brigands pour redevenir très-honnêtes plus tard.

La Borghetta souriait cette fois sans affectation.

— Vous n'êtes plus un enfant cependant,

dit-elle, pour ne pas rêver à des choses plus sérieuses.

— J'aurai dix-sept ans au mois de janvier prochain.

— Dix-sept ans, c'est le bel âge, c'est le printemps de...

L'actrice n'osa pas ajouter le mot amour.

— Vous n'avez jamais lu de romans, reprit-elle?

— Jamais. Au couvent, j'avais une de mes

amies qui en lisait en cachette ; mais la supérieure a confisqué ces livres. J'en ai lu cependant un.

— Lequel ?

— Paul et Virginie, répondit la jeune fille toute rougissante.

— Pourquoi rougir ainsi, mademoiselle ? ce livre n'est point mauvais.

— Il parle d'amour, et mon confesseur m'a dit que l'amour était le plus grand de tous les péchés ; aussi je n'ai pas achevé cet ouvrage.

— Vous n'êtes plus en âge maintenant d'ignorer ce que c'est que l'amour ? votre père m'a dit qu'il se disposait à vous marier prochainement.

— Avec mon cousin de Champcarré, c'est vrai ; mon père ne me l'a pas caché.

— Pour se marier, il faut aimer celui qui devient votre mari.

— Oh ! je l'aimerai bien aussi.

Cette simplicité ignorante déconcertait la Borghetta.

— Aimerez-vous votre cousin, continua-t-elle, comme Virginie aimait Paul ?

— Je ne sais pas. Seulement je suis contente d'être avec lui. Je ne voudrais pas qu'il lui arrivât rien de fâcheux. — Tout-à-l'heure encore il a été charmant pour moi. Quand j'étais à cheval, il me tenait la main ; il me soutenait pour m'empêcher de tomber. Cela m'a fait plaisir.

— Ce n'est pas pour cela qu'on doit aimer son mari. Vous me rappelez la Chloé de Paul Louis Courrier, mon enfant.

— Chloé?

— Oui ! Tenez ! lisez ce petit livre !

Et la Borghetta tendit à la jeune fille un joli volume doré sur tranches et garni d'un fermoir comme un livre d'heures.

Cécile ouvrit ce livre et lut les premières pages avec une distraction visible ; puis elle prit plus d'intérêt à cette lecture ; enfin, elle parut toute absorbée.

Pour se donner une contenance, l'actrice à demi renversée sur le dossier d'un canapé se mit à feuilleter un album ouvert devant elle ; mais ses yeux ne perdaient pas de vue ceux de Cécile.

Elle la vit tour à tour pâlir et rougir : son sein se soulevait ; un soupir léger comme celui d'une colombe s'échappait de ses lèvres par intervalles.

Un pas lourd retentit dans le corridor qui précédait le salon.

Cécile ferma brusquement le livre comme si elle eut craint qu'on ne l'aperçut lisant.

Mais c'était une fausse alerte.

Ce pas était celui de Rouillard qui escortait

la grosse servante en lui offrant de l'aider à servir le thé.

— Est-ce que cet ouvrage vous intéresse, demanda la Borghetta?

Cécile hésitait à répondre. Ses deux grands yeux bleus cherchaient à lire dans les regards de la Baronne et ces yeux étaient devenus en un instant humides et rêveurs.

— C'est bien écrit, balbutia-t-elle enfin.

— Chloé, ma chère enfant, était dans la

même ignorance que vous ; mais elle n'avait pas votre âge.

— N'est-ce pas nn mauvais livre, madame ?

— A treize ans je l'avais lu.

— Pourquoi ne me donne-t-on pas des livres pareils. C'est bien plus amusant que les *Victoires et Conquêtes*.

— Quand vous serez mariée on vous permettra la lecture de tout ce qui vous plaira.

— Je voudrais bien finir ce volume...

— Prenez-le, ma chère enfant, je vous le donne.

— Oh ! Madame, je ne sais si je dois....

— C'est bien ! si votre conscience n'est pas tranquille à cet égard, vous me le rapporterez un jour que vous viendrez ici...

Cécile ne se fit pas prier longtemps. Elle mit le livre dans sa poche.

En ce moment le général rentrait avec le

jeune homme. Le vieux soldat était tout essoufflé.

— Mille diables, dit-il ! je ne vous croyais pas si fort, mon ami.

Et s'inclinant devant l'actrice.

— J'ai été boutonné huit fois sur quinze, reprit-il, dans un an ce garçon-là pourra tirer sans trop de désavantage avec les premières lames de Paris.

La grosse servante apporta le thé.

Champcarré ne tarda pas à remarquer qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire entre la jeune fille et Borghetta. Sa cousine semblait changée. Elle n'avait plus son insouciante pétulance du matin, et, lorsque son cousin la regardait avec ses yeux ardents, elle baissait les yeux.

Cependant la conversation s'étant généralisée, Cécile reprit peu à peu sa bonne humeur, moins enfantine, mais plus communicative.

Le vieux soldat invita son hôtesse à venir le voir :

— Ce sera pour moi, dit-il, un double

plaisir, madame la baronne; j'aurai trouvé une compagne pour Cécile et en même temps la fille d'un de mes anciens compagnons d'armes.

— Je ne puis vous promettre cela, général, répondit la Borghetta; je ne retournerai pas à Paris de longtemps; mais si vous voulez bien faire à une pauvre recluse le même honneur qu'aujourd'hui, elle sera toujours heureuse de mettre sa maison à votre disposition.

Puis se tournant vers Cécile.

— Si votre amour pour l'équitation n'est

pas un caprice d'un jour, j'espère vous revoir ici.

Cécile fit un mystérieux signe d'intelligence que la Borghetta sut fort bien interpréter.

Puis, comme le temps était redevenu beau, l'on dut se séparer.

Debout sur le perron de son château, la Borghetta regarda quelque temps la voiture qui s'éloignait rapidement; ensuite elle rentra dans son salon et se mit à écrire une lettre.

— Il ne m'aime plus, se dit-elle. Il n'a pas trouvé le temps de me serrer la main, ni de me dire un mot de tendresse. Oh ! s'il ne vient pas demain, je lui rappellerai sa promesse...

Elle cacheta sa lettre et la plaça dans un tiroir.

— Quant à cette jeune fille, dit-elle ; je doute qu'elle parvienne à l'aimer. Je ne sais plus quel auteur a dit : — Il y a de tout dans les yeux bleus ! c'est bien vrai. Si elle ne l'aime pas avant le mariage, je crains qu'il ne soit malheureux toute sa vie.

Pendant que l'Italienne se livrait à ces pensées, la voiture roulait toujours.

Champcarré placé vis-à-vis de Cécile, cherchait à savoir quelle pouvait avoir été sa conversation avec la baronne. Mais plus il insistait, plus la jeune fille faisait de vagues réponses et essayait en rougissant d'éluder ses questions.

Ces tergiversations piquaient la curiosité de Champcarré à un point d'autant plus haut, que Cécile se retirait peu à peu dans un des coins de la voiture et cherchait à éviter autant que possible le contact de son cousin.

Il se méprit sur la signification réelle de ce mouvement.

Il ne pouvait s'imaginer qu'une révélation subite s'était opérée dans l'intelligence de Cécile ; que la jeune fille d'il y avait une heure était devenue, par la perception de l'amour, femme en si peu de temps ; et qu'avec la compréhension, l'instinct des pudeurs délicates s'était éveillé en elle.

Aussi se figurait-il que la Borghetta avait confié à la jeune fille quelques particularités à son sujet et l'avait mis en garde contre les séductions prochaines dont il n'aurait pas manqué d'entourer sa cousine.

Il crut pouvoir s'assurer de cela, en usant des précautions oratoires et des stratagèmes du langage.

Il changea donc la conversation; tandis que le général et Rouillard, plongés dans une discussion belliqueuse, ne faisaient point attention aux paroles échangées entre les deux jeunes gens.

— Savez-vous ma cousine, lui dit-il, que le costume d'amazone vous siéerait à ravir. Je voudrais vous voir vêtue comme la baronne d'Elvino, et montant un superbe cheval de pur sang.

— J'apprendrai certainement l'équitation ! répondit-elle.

— Si vous le voulez bien, je me chargerai avec beaucoup de plaisir de diriger vos études.

— Ne m'avez-vous pas fait entendre que le monde trouverait inconvenant qu'un jeune homme donnât de semblables leçons à une jeune fille.

Mathieu se mordit les lèvres.

— Néanmoins, fit Cécile qui remarqua

qu'elle avait légèrement blessé son cousin, je serais très-heureuse que vous m'accompagniez avec mon père...

— Comme ce matin ?...

Cécile rougit en songeant que les mains de Champcarré l'avaient touchée, et en se rappelant qu'il lui avait baisé le bout des doigts.

— Comme ce matin ! murmura-t-elle à voix basse.

Champcarré ne savait plus que penser.

— Allons, se dit-il, j'irai voir la Borghetta ; elle me donnera peut-être l'explication de cette métamorphose.

Et il se mêla à la conversation des deux vieux soldats, sans toutefois négliger sa fiancée.

Mais celle-ci ne tenait pas à causer, e même, pour éviter de nouvelles questions, elle ferma les yeux et feignit de dormir.

C'est toujours un instant solennel que celui où l'âme s'échappe des langes de l'enfance pour entrer dans la robe prétexte de l'adolescence. Il se passe dans le cœur quelque chose

d'inouï, qu'on ne peut analyser ; car à ce moment suprême on n'a pas conscience de soi.

C'est comme un tourbillon de pensées contraires, les unes follement joyeuses, ainsi que des sylphes aux ailes d'or errant autour de la colonne de poussière qui tournoie cylindriquement au soleil, les autres lugubres et tristes comme des épitaphes.

Un cri s'échappe de tout l'être humain, cri profond, intraduisible, à la fois prière et imprécation, hymne et blasphème, — on sent que quelque chose vient de naître et de mourir en même temps : on salue en souriant l'ère qui

commence ; on dit un adieu navrant à l'ère qui s'évanouit.

Cécile éprouvait tout cela, mais vaguement ; ce qui l'absorbait surtout en ce moment, c'était le souvenir de la lecture qu'elle avait faite au château.

Il lui tardait d'arriver chez elle ; d'être seule dans sa petite chambre, au milieu de l'ombre de la nuit, pour terminer sans témoins cette dévorante lecture.

Aussi elle étendait la main sur le livre en-

foui, comme si elle eût craint qu'il ne s'envolât.

On arriva devant le Panthéon.

— Je suppose que vous allez souper avec nous? fit le général en s'adressant à Champcarré.

— Avec le plus vif plaisir.

Ils descendirent de voiture et Mathieu présenta sa main à Cécile pour l'aider à franchir le marchepied.

Celle-ci s'appuya légèrement sur le bras de son fiancé et sauta dans la rue en ayant soin d'ajuster pudiquement les plis de sa robe blanche.

Champcarré renvoya son cocher.

— Vous viendrez me chercher à dix heures, dit-il.

Et il entra chez le général.

CHAPITRE DEUXIEME.

II

Une histoire de Rouillard.

Quelques jours plus tard, Champcarré recevait à son tour Cécile, le général et son inséparable Rouillard, dans ses appartements de la rue de Grammont.

Pour cette circonstance Moustache avait obtenue un congé de douze heures, qu'elle mettait à profit en étudiant avec M. de Pengoet, la topographie des environs d'Asnières.

San Colombano avait été invité par son ami qui éprouvait quelquefois encore le besoin de recourir aux lumières de son expérience pour l'organisation d'un festin ou d'une partie de plaisir.

D'après les conseils du vicomte à qui il avait fait le portrait du général, Mathieu changea complètement la décoration de sa salle à manger.

Au lieu des amours bouffis, des Vénus plus ou moins callipyges qui sont le *nec plus ultrà* du bon goût dans les appartements de garçon, il plaça sur la cheminée le buste de Napoléon Ier, et il suspendit aux murs trois immenses toiles, l'une d'après David, représentant le couronnement de l'empereur ; la seconde, d'après le baron Gros, représentant le champ de bataille d'Eylau ; la troisième, d'après Horace Vernet, représentant la prise de la Smala.

Entre ces grands tableaux, autant pour faire contraste que pour satisfaire aussi les goûts de Cécile, il plaça d'adorables pastels de la Rosalba et de Latour, et de charmantes miniatures d'Isabey et de madame de Mirbel.

Sûr de l'effet que ces dispositions devaient produire, il attendit en se frottant les mains l'arrivée de ses invités.

A midi précis, une voiture s'arrêta dans la cour de l'hôtel.

Le général, Cécile et Rouillard entrèrent chez le jeune homme.

— Vous voyez que nous sommes exacts, fit le vieux soldat en serrant la main de son cousin et en saluant gravement le vicomte.

— Je vous présente le vicomte Raphaël de

San Colombano, dit Champcarré en désignant son ami. C'est mon pilote dans l'océan parisien.

Le vicomte s'inclina profondément et adressa un compliment délicat au général et à sa fille.

Cécile n'était plus reconnaissable. Le sourire avait disparu de ses lèvres. Le velouté de ses joues roses s'effaçait ; on eût dit qu'une maladie de langueur venait d'exercer sur elle ses ravages pendant plusieurs mois.

Champcarré la trouva plus belle encore.

Car, à l'exception de cette éclatante fraîcheur qui ne devait plus revenir, ses traits avaient gagné en finesse ce qu'ils avaient perdu en rondeur, et ses yeux agrandis par la nouvelle expression qui flamboyait dans leur prunelle étaient d'une irrésistible séduction.

Elle tendit cependant sa main à Champcarré qui la baisa, puis elle salua d'une façon sérieuse San Colombano.

Pour faire plaisir au général et aussi pour se *mettre bien dans les papiers* de l'ex-caporal, Mathieu l'avait invité par une lettre particulière.

— Après tout, s'était-il dit, qu'importe l'état de cet homme. C'est un vieux soldat. La croix de la Légion d'honneur qu'il a gagnée sur les champs de bataille est un titre de noblesse plus beau que tous les nôtres, et en acceptant mon invitation c'est évidemment à moi qu'il fait honneur.

Inutile de dire que Rouillard avait accepté avec orgueil.

En conséquence, il avait tiré de sa garde-robe ses vêtements de *soirée pour son compte*, c'est-à-dire ses habits les plus splendides ; et sa croix brillait sur sa large poitrine comme une étoile tombée du ciel.

Le repas fut fort gai.

San Colombano paya son écot avec de l'esprit. C'était une chronique vivante. Il savait son monde *ad unguem*, les anecdotes piquantes trouvaient à chaque instant leur place, et leur valeur était décuplée par le débit plein de verve, d'entrain et de brio du conteur.

Cécile prenait un vif plaisir à ces histoires. Plusieurs fois elle daigna manifester son intérêt par des exclamations qu'elle n'aurait pas désavouées quelques jours auparavant.

Champcarré de son côté fit les honneurs de

sa table avec une grâce parfaite, de telle sorte que le général ne savait ce qu'il devait le plus admirer, de l'excellent goût de l'amphytrion ou de la délicatesse et de la profusion des mets qui étaient servis.

Dès que les appétits furent un peu rassasiés, que les vins exquis eurent mis tout le monde de bonne humeur, Rouillard, qui jusque-là avait conservé un silence prudent, poussa un cri.

— Qu'y a-t-il donc ? — demanda M. de Vadans.

— Il y a, mon général, que je viens de me reconnaître.

— Est-ce que tu avais perdu ta propre connaissance?

— Oui, mon général; c'est-à-dire non... Mais je sais ce que je dis. Voyez-vous là-bas!

Et son doigt tendu vers le tableau d'Horace Vernet, désignait un groupe de zouaves s'élançant le sabre au poingt sur les Arabes.

Le général suivit la direction du doigt.

— Sacrebleu! oui, dit-il, c'est bien ton portrait.

— C'est tout à fait ma boule, oui mon général ! Seulement, il y a un malheur, c'est que je n'étais pas à l'affaire de la Smalah ! J'étais à Alger où il m'est arrivé un drôle de tour dans ce temps-là.

— Ah !

— Oui ! mon général ! Oui, messieurs et mademoiselle. Figurez-vous qu'à cette époque-là, c'était en 43, si je ne me *buse*, voilà-t-il pas que mon capitaine me fait venir un beau matin... qu'il faisait un temps à ne pas mettre un chacal dehors.

« — Bon ! que je me dis, encore une cor-

vée! Cré nom! et mes effets qui sont tous frappant neufs.

« — Caporal Rouillard, qu'il me dit, t'es t'un brave?

« — Mais... un peu, que je lui dis.

« — Eh bièn! qu'il me dit, faut t'apprêter tout de suite avec quatre z'hommes de bonne volonté.

« — Est-ce qu'il s'agit, que je lui dis, d'al-

ler *retrousser* un convoi *d'A-le-bec-dans-l'air?* »

— Abdel-Kader, Rouillard?

— Oui, mon général, *Adèle Cabert*, un gueux qui nous donnait pas mal de fil à retordre, et qui mange du blé de Turquie, maintenant. Mais bref, le capitaine me dit :

« — Caporal Rouillard, il n'est point *de* question de cela. *Ce portant*, il pourra bien z'y avoir quelques coups de fusils.

« — Des pruneaux que je me dis, ça me va !

« — Voici donc ce qu'il faut faire, qu'il me dit. Il y a z'un milord anglais, riche comme Crésus roi de *Nubie*, qui veut z'aller visiter Constantine. Il demande une escorte de zouaves.

« — Un goddem ! que je dis, ça ne me va guère ! Mais enfin, mon capitaine, puisqu'il s'agit d'une affaire du gouvernement, j'irai tout de même.

« — Tu auras soin, qu'il me dit, qu'on ne lui fasse pas de niche pendant la route, et que tes hommes ne *le tirent pas trop au grenadier* (1).

(1) Exploiter adroitement.

« — Pour tant qu'à cela, que je lui dis, vous pouvez t'être tranquille. Il ne lui sera rien *chapardé* (1). Fi ! un anglais ! Je ne veux rien de ces gens-là !

« Le capitaine me mena donc près de ce Goddem. C'était un grand *sècheron*, qui avait une tête jaune comme une citrouille et qui *parlait de la main gauche*.

« — Ao ! qu'il me dit, vo vo chargez de conduire moa et mes petites bêtes.

« — Vous avez donc des bêtes? que je lui dis.

(1) Dérober adroitement.

« Et j'avais bien envie de lui dire que je voyais déjà la plus belle.

« — Oui ! qu'il me dit. Je avoar deux singes, une hyène, et un lion de Sahara. Mais, excepté les singes, ils être enfermés dans des cages.

« — Une bête de plus ou de moins, que je lui dis, ça ne fait rien.

« Bref, nous nous mettons en route. Le Goddem nous avait prêté à chacun un chameau, et, en qualité de caporal, je commandais l'escorte.

« Il y a bien d'Alger à Constantine... en tirant tout droit... trois cent cinquante kilo... grammes. »

— Kilomètres, fit le général.

— Kilomètres, oui, mon général... Cependant, il me semble que vous m'aviez dit kilogrammes... Enfin, ça ne fait rien. « Il nous fallait bien douze jours pour aller à Constantine. Mais nous ne manquions de rien. Le Goddem se bourrait comme un canon de fusil toute la journée, et j'en profitais aussi. Si le soleil ne m'avait pas tapé comme ça sur la coloquinte, j'aurais pesé trente kilo... mètres de plus en revenant à Alger. »

— Kilogrammes !... Rouillard.

— Kilomètres ou kilogrammes, ma foi, mon général, ça ne me fait rien. Je m'embarbouille toujours ; aussi je ne dirai plus que kilos.

— Continue, mon ami.

— Oui, mon général ! « Je bouffais donc aussi toute la journée. Le soir, nous campions en plein air, auprès d'une fontaine, quand il y en avait z'une, ou auprès de pas de fontaine quand il n'y en avait point. »

— C'est évident.

— Oui, mon général ! « Nous avions une grande tente où nous couchions tous les cinq. Le Goddem avait une petite tente *ous qu'il* couchait tout seul avec ses bêtes.

« Un matin je lui trouve la figure toute *chose*.

« — Vous avez fait de mauvais rêves? que je lui dis.

« Il me regarde d'un air bête sans rien me répondre ; moi je crois qu'il n'a pas compris.

« — Est-ce que vous avez marché sur un gendarme que je lui répète.

« Même réponse, c'est-à-dire point. Il me tourne le dos en faisant la grimace comme un cochon qui a le *musiau* pris dans une porte.

« — Ma foi, tant pis, nom de nom, que je me dis. Si ce cosaque-là est devenu sourd et muet ce n'est pas de ma faute. Je m'en lave les mains comme défunt *Pilâtre*.

« Le lendemain mon homme à bêtes était encore plus massacrant que la veille; mais il vient vers moi, avec une figure toute saccagée par la colère.

« — Caporal, qu'il me dit, on a volé à moa une de mes montres et mon calotte grecque avec des ornements en or.

« — Comment, que je dis, attendez un instant. Je vais monter une rude gamme à mes hommes.

« Je m'adresse au chapardeur Biroulas qui était le plus pratique de la bande.

« — Biroulas, que je lui dis, t'as chapardé la calotte et la montre de ce grand rouge; t'as eu tort, mon ami. Je te pardonne pour cette fois-ci; mais ne lui chippe plus rien.

« — Moi! dit Biroulas. *Vous vous mettez le doigt dans l'œil* (1), caporal ; que ce chameau m'entre dans la bredouillette (2) si j'ai chippé la moindre des choses.

« — C'est donc toi, Barbesale? que je dis à un autre.

« — Pas d'danger, me répond-il ; j'ai pas besoin de savoir l'heure qu'il est, ni de me coiffer en marchand de vulnéraire.

(1) Vous vous trompez.
(2) Ventre.

« J'interroge tous mes hommes, et, à leur *phisiogomie*, je vois bien qu'ils n'ont rien pris. Subséquemment je dis au Goddem qu'il s'est *enduit* z'en erreur, et qu'il a z'eu tort.

« — Ao! ao! qu'il me dit; *Very well! Goddem! Guth boy!* Je savoar ce que parler vouloar dire!... Mais, soyez sûr, ça n'ira pas comme ça longtemps. Moa, brûler le cervelle au voleur si moa je le surprends!

« — Comment, que je luis dis, vous ne vous fiez donc pas à la parole d'un soldat français qui en mangerait quatre comme les vôtres.

« — Ao, non ! qu'il me dit ; allez à Waterloo !

« Waterloo, ils n'ont rien que cela dans la *gueule !* Qu'est-ce ça signifie. Les Anglais ont été tannés comme du cuir à Waterloo ! Mon oncle Barnabé y était, mêmement qu'il a donné un grand coup de bayonnette, dans le postérieur, à un colonel rouge qui ne le regardait certainement pas en face.

« J'avais envie de lui flanquer cette réponse à la figure ; mais je me suis dit qu'il était sous ma direction *respective* et que *consécutivement* il ne fallait pas trop le *pistonner.* »

— Tu agissais bien, Rouillard.

— Oui, mon général ! « La nuit suivante, rien de nouveau z'au rapport. Le Goddem avait toujours l'air d'un cheval poussif qui aurait avalé un picotin de travers, mais il n'ajouta rien à ce qu'il avait dit la veille.

« La dernière nuit, avant d'arriver à Constantine, je ronflais comme une toupie ! Crac ! Poum ! Patatrac !... Voilà une détonation qui me fait tressauter.

« — Est-ce que ce serait quelques-uns de ces filous de Bédouins ! que je me dis ; nous allons un peu les houspiller !

« Je me lève en chemise — sauf votre res-

pect, mademoiselle Cécile; — je prends ma clarinette et je cours à la tente du Goddem.

. .

« — Qu'est-ce qui gn'y a? — que je dis comme ça.

« Le Goddem avait une petite veilleuse qui éclairait son *musiau*; je le vis qui riait comme trois bossus.

« — Ah çà! que je lui dis, est-ce que c'est une balançoire pour nous empêcher de dormir, grand flandrin, dites-donc?

« Il me montra au bout de sa tente un par-

ticulier tout noir qui se roulait dans les dernières convulsions.

« — Tant pis, qu'il me dit ; moa avoar prévenu vo. Moa avoar brûlé le cervelle au voleur.

« Furieux et inquiet, je prends la veilleuse et je vais regarder quel était le blessé.

« Messieurs et mademoiselle, c'était l'un des singes.

« Je me mis à rire bien plus fort que le Goddem. Il ne comprit pourquoi je riais que quand il eut vu *son bête* qui venait de crever. »

— Tu ne m'avais pas encore raconté celle-là, Rouillard! dit le général. Elle est superbe!

— Oui, mon général. Mais ce n'est pas tout; l'Englich en fut pour son singe, pour trente guinées qu'il partagea entre nous, et puis pour autre chose encore.

— Ah!

— Oui, mon général! « Étant subséquemment à Constantine, l'Anglais qui avait retrouvé sa calotte et sa montre dans la cage du

singe, s'amusait à croire qu'il allait dormir une nuit tranquille.

« Mais pas du tout.

« Pendant que mes hommes arrangeaient son logement, je mouille la poudre et je me dis :

« Attends, grand serin ! je te garde un chien de ma chienne.

« Donc pendant la nuit, je m'habille avec la peau du singe, je prends une trique et j'entre

dans sa chambre en faisant des gambades comme un vrai babouin.

« L'Anglais s'éveille.

« — Knips, Knips, qu'il dit, veux-tu t'en aller! méchante singe!

« Il cherche un morceau de bois, une canne, n'importe quoi. Je ne lui en donne pas le temps. Je lui allonge... paf! un grand coup de bâton sur les *hémoplaques*. Il croyait que c'était son autre singe.

« Enfin, finalement, je lui en ai tant flanqué qu'il est resté quinze jours au lit.

« Il a fait sur moi au capitaine un rapport très-favorable, et j'ai été porté pour ce fait à l'ordre du jour du bataillon. »

Pendant le pittoresque récit de Rouillard, Cécile avait donné plusieurs fois des signes d'impatience... A chaque *velours* dont le digne soldat émaillait sa diction, elle échangeait avec Champcarré un regard d'intelligence et cherchait à deviner quelle impression cette narration produisait sur le vicomte.

En conséquence elle guignait de l'œil sour-

noisement celui-ci, si bien que deux ou trois fois leurs yeux se rencontrèrent.

Il semblait à Cécile que ces regards lui faisaient mal ; aussi elle ne se permettait de fixer le vicomte que lorsque celui-ci avait la tête tournée.

Elle ne tarda pas à remarquer combien San Colombano l'emportait sur son cousin, pour la régularité des traits, la vivacité de l'œil et l'aplomb superbe que donne l'expérience du monde.

Puis l'étrange histoire de Rouillard venant

après les spirituels papotages de Raphaël, lui paraissait tellement lourde, tellement triviale, qu'elle se prit à considérer le vicomte comme le type le plus parfait du conteur.

Pendant tout le reste du repas elle se suspendit pour ainsi dire à ses lèvres, écoutant religieusement toutes ses paroles, recueillant toutes les phrases qu'il prononçait avec cette simplicité que nous lui connaissons et qu'il avait eu soin, pour le moment, de purger de toute espèce de paradoxes sceptiques.

Le vicomte à son tour remarqua qu'il avait fait une certaine impression sur mademoiselle

de Vadans ; aussi chercha-t-il dans son imagination et dans sa mémoire tout ce qui pouvait intéresser la jeune fille, et cela au risque d'ennuyer le général pour qui le style de Rouillard était sans pareil.

Mais M. de Vadans avait eu sa part ; aussi écoutait-il avec intérêt les babillages de San Colombano.

Quand l'heure fut venue de se retirer, il pria Champcarré de ne plus le négliger à l'avenir et de lui amener le vicomte, chaque fois qu'une pareille visite ferait plaisir à celui-ci.

San Colombano remercia le général de l'honneur qu'il lui faisait :

— Mademoiselle de Vadans, ajouta-t-il, parlait, au commencement de ce repas, de son amour pour l'équitation. Si vous le permettez, général, nous irons, Champcarré et moi, le jour que vous fixerez, vous prendre chez vous. Mon ami a deux chevaux de selle ; moi j'en ai trois dont une jolie pouliche blanche digne d'être offerte à une abbesse du moyen âge... mademoiselle Cécile la montera et nous irons ensemble au bois de Boulogne. Je suis certain que toutes les amazones de Paris perdront la tête de dépit en vous voyant passer, mademoiselle.

Ce compliment, ou plutôt la façon dont il fut dit, fit rougir Cécile de plaisir.

Elle se tourna vers son père :

— Nous irons revoir madame d'Elvino, dit-elle, n'est-ce pas ?

CHAPITRE TROISIEME.

III

Retour au château.

Le dernier désir exprimé par Cécile avait vaguement effrayé Champcarré.

Il consentait à aller revoir la Borghetta avec la jeune fille, mais il ne voulait pas que

le vicomte les accompagnât. — Qu'aurait-il pensé en voyant la fiancée chez l'ancienne maîtresse ?

En conséquence, sans prévenir Raphaël, il monta à cheval le lendemain matin et courut à Villiers.

La Borghetta ne l'attendait plus.

En l'apercevant de sa fenêtre, elle poussa un petit cri d'oiseau effarouché, descendit vivement dans la cour et alla au-devant de lui.

— O mon Dieu, dit-elle, je croyais que tu m'avais oubliée !...

— Tu vois bien que non, répliqua laconiquement Champcarré.

Il sauta à bas de son cheval, jeta la bride aux mains du palefrenier et suivit l'Italienne dans son salon.

— Tu n'as donc pas reçu ma lettre? lui demanda-t-elle.

— Pardon! mais je ne l'ai reçue qu'avant-

hier soir ; et hier, j'avais invité le général à déjeuner.

— Enfin, te voici ; c'est l'essentiel. Tu ne saurais croire le mal que tu m'as fait ; mais je te pardonne, va!... Tu me consacres toute cette journée ?

— Oui ! Borghetta et tu sais que c'est un grand plaisir pour moi.

L'ancienne actrice jeta sur le jeune homme des regards de reproche :

— Si c'était un bien grand plaisir pour toi, Mathieu, reprit-elle, tu chercherais à le goûter plus souvent.

Champcarré s'excusa comme il put, se rejetant sur les occupations nouvelles que lui créait sa position vis-à-vis de M. de Vadans ; il ne lui avait, disait-il, pas été possible de distraire une seule de ses journées. Mais il se promettait de venir plus souvent désormais.

— O mon ami, murmura l'Italienne, tu ne croirais pas tout le bien que me fait ta présence. Tiens ! sans toi, ce château, ce jardin,

ces arbres, ces oiseaux me fatiguent : il me manque mon bien-aimé, mon... frère... Tu m'as permis de t'appeler ainsi ?

— Oui, Borghetta, et je suis heureux d'avoir une sœur aussi bonne et aussi charmante.

Et les lèvres du jeune homme effleurèrent le front blanc que l'actrice avait appuyé sur son épaule.

— Doux nom, que celui de sœur, continua-t-elle ; aussi lorsque je te vois, mon frère, ce qui m'ennuyait devient un plaisir pour moi. J'aime ma solitude que tu remplis ; je raffole de mes grands arbres et de mes petits oiseaux,

j'ai envie d'envoyer des baisers à ce bon soleil qui baigne de rayons mes plantes et mes fleurs. Tiens, écoute-moi, Mathieu : il me vient parfois l'idée que tu n'es pas heureux non plus, loin de ta pauvre sœur. Tu t'es laissé étourdir par tous les parfums de Paris ; tu as la migraine que donnent les roses. Oh ! ne le nie pas ! Tu n'es plus joyeux comme le jour où je t'ai connu. Tu parais avoir déjà trouvé de l'amertume au fond de la coupe. N'est-ce pas, mon frère ?

Champcarré était sous le charme de ces paroles poétiquement tendres. Elles glissaient de ses oreilles dans son cœur, comme un fluide qui assoupit tous les autres sentiments

pour ne laisser subsister que cette sensation douce qu'on nomme la rêverie.

Il ne répondit que par un soupir.

— Oh ! reprit-elle, j'en suis sûr ; tu n'es pas complètement heureux, et tu as tout ce qu'il faut pour l'être. Si tu restais ici, près de moi, près de ta sœur, je ne laisserais pas pénétrer jusqu'à toi ce fantôme qu'on appelle l'ennui, ni ce spectre qu'on appelle le découragement de la vie. Tu ne verrais que les personnes que tu voudrais voir. Nous vivrions l'un pour l'autre, ou plutôt je vivrais pour toi ; car hélas ! ton cœur n'est plus ici. Il s'est envolé. Où est-il maintenant ? sur quelle branche le volage s'est-il posé ?

— Sur aucune, ma sœur; il erre encore.

— Oh! bien vrai, mon ami? Bien vrai? Tiens! je crois une chose, c'est que quand bien même une femme serait perdue... comme moi; tombée comme moi... si elle aime véritablement quelqu'un, ce quelqu'un finira tôt ou tard par lui donner en échange de son amour une affection fraternelle! Le crois-tu aussi, Mathieu?

— Je t'aime plus que je n'aimerais ma sœur véritable.

— Oh! mon ami, redis-le moi encore!

Vois-tu je ne suis plus qu'une pauvre récluse, bien solitaire, bien dépouillée de tout ce qui fait la gloire et la joie ; mais si tu me le redis du fond de ton cœur, je vais être joyeuse comme un enfant qui a retrouvé sa mère.

— Je te le répète, Borghetta.

— Merci, mon frère ! Oh ! me voici heureuse pour longtemps, pour quinze jours, pour jusqu'au moment où tu reviendras me voir... Tu ne sais pas comme c'est doux de se sentir aimée avec désintéressement, surtout lorsqu'on a épuisé toutes les voluptés sans avoir jamais trouvé l'amour au fond ; sans jamais avoir pu verser son cœur dans celui

d'un autre; quand on a été un jouet, un instrument que les débauchés se disputaient...

La voix de l'Italienne devint sourde.

— Temps infâme! misère infâme!... souvenirs infâmes!... J'étais pure comme le lis qui naît, comme le bouton de rose que la guêpe n'a point encore piqué! Et voilà que tout à coup je suis tombée lourdement, honteusement, parce que je ne savais pas travailler; que je voulais mettre de belles robes, briller dans des voitures élégantes!... O honte! ô turpitude! je me suis vautrée dans des immondices pour ramasser l'or qui était dessous. Et du haut de ma richesse, je riais quand une femme du peuple, une vieille en

haillons, une jeune fille courbée par une héroïque misère me montraient du doigt en disant : Voilà une catin qui passe ! O ignominie !... Où ne suis-je pas descendue !... Quel escalier conduisant à l'égout, qui n'ait pas gardé l'empreinte de mon pied ! Théâtres ! soupiraux d'enfer ! minotaures de toutes les virginités ! Instincts de luxe qui sont des instincts de débauche !... Oh ! comment ai-je osé me montrer ! Oui ! j'ai bien fait de venir ici ; je ne suis pas encore assez seule ! Il me faudrait une tombe large et profonde d'où mes cris n'arrivent pas même aux oreilles du christ sculpté sur ma croix de pierre !... Je suis folle de croire que quelqu'un me tendra la main pour se salir ; qu'un cœur battra pour le mien qui a tant battu de honte !...

La Borghetta s'était dressée imposante et sombre comme une Euménide dans l'attitude de la malédiction ; et Champcarré la regardait avec des yeux presque effrayés.

Cette explosion de repentir amer, inexorable, fatal, indiquait quelle terrible expiation subissait la pécheresse dans les tenailles et sur le chevalet de sa conscience.

Mathieu prit la main de l'ancienne actrice.

— Tu es injuste, Borghetta, lui dit-il gravement. Pourquoi te désespérer ! plus la chute a

été profonde, plus tu dois avoir confiance en celui qui pardonne, car la confiance est la moitié d'une prière. Tu te purifieras par le repentir calme et attristé et non point par l'imprécation. Puis tu es excusable sous bien des points de vue. Une partie de ta faute peut être imputée à ce hasard malheureux qui te priva si jeune de tes parents, une autre partie au défaut de ton éducation trop brillante pour ton peu de fortune. Le tiers de ces fautes est à toi. La résolution que tu as prise, la noble conduite que tu tiens maintenant t'absolvent. Je suis fier aujourd'hui que tu veuilles bien me laisser t'appeler ma sœur.

— Tu as la générosité de la jeunesse, Ma-

thieu. Merci... mais personne ne pensera comme toi.

— Qu'importe ! n'as-tu pas ta conscience ?

— C'est mon premier accusateur et mon plus terrible juge.

Il y eut un instant de silence.

Couchée sur son canapé, l'Italienne semblait brisée par ses émotions intérieures. Peu à peu cependant, les idées se pressèrent dans son

cerveau, moins noires, moins mélancoliques.

— Qui sait, dit-elle ? si le repentir absout, je serai pardonnée, car, ô mon Dieu ! vous voyez le fond de mon cœur !... Et vous savez qu'il n'y reste plus un coin où le vice puisse se loger.

Et le visage splendide de l'actrice s'illumina d'un céleste rayon, ses grands yeux qui semblaient refléter la sombre couleur d'un ciel d'orage se fixèrent dans le vague de l'azur avec des étincellements éblouissants.

Un instant Champcarré crut qu'il assistait

à l'une de ces métamorphoses d'extatique dont la figure offre une image de celle des bienheureux qui chantent devant Dieu l'hymne vague de l'éternité.

Une émotion puissante parce qu'elle agitait le cœur s'empara de lui ; ses lèvres et ses genoux tremblèrent. Il déposa un baiser de feu sur la main que la Borghetta lui avait abandonnée.

Elle tressaillit ; et son enthousiasme tomba avec autant de rapidité qu'il était venu.

— Oublie tout cela, mon frère, dit-elle.

Nous avons quelques heures à passer ensemble ; il ne faut pas que je te donne le spectacle de mes faiblesses de tous les jours.

— Oh ! ma Borghetta, ton frère t'aime plus que jamais !...

— Est-ce que je ne t'aime pas, moi ? Ah ! si tu savais tous les rêves que je fais pour toi ? Tiens ! il me vient quelquefois aux lèvres le souhait que l'on te ruine...

— Ah !

— Oui ! Pour que tu acceptes ma fortune.

— Bonne sœur ! Je n'accepterais pas.

— Alors, tu n'es pas un véritable frère pour moi. Est-ce qu'on refuse les dons d'une sœur ?...

Ces paroles avaient rappelé au jeune homme la fameuse soirée qu'il avait passée au tripot de Triel : ce souvenir lui serra le cœur.

— Quatre cent mille francs, pensait-il !

Presque la fortune de huit ou dix familles d'honnêtes paysans qui ne demandent rien à personne et payent des impôts au gouvernement !

Il ajouta à haute voix.

— Ma foi, Borghetta, ce souhait pourrait bien se réaliser si j'étais toujours aussi fou qu'il y a quelque jours.

Et il raconta à son amie les féroces parties de lansquenet qu'il avait gagnées et perdues dans le tripot de la cité Bergère.

Pendant ce récit, la Borghetta était devenue rêveuse. Plusieurs fois elle avait demandé à Mathieu quelle avait été l'attitude de Lehmann et de San Colombano pendant cette soirée.

— Ils ont perdu comme moi, répondit-il.

— C'est bien extraordinaire, fit l'actrice. Alors qui donc a gagné cette somme énorme ?

— Un individu que personne ne connaissait... du moins de nom, et qui m'a fait faire des billets payables à l'ordre de Georges Surrey, esquire.

— Où ces billets sont-ils payables ?

— Chez moi, apparemment ; car je n'ai pas spécifié d'autre adresse.

— Il faudra réfléchir à cela, j'ai idée que tu as été dupé par quelque chevalier d'industrie. Ce n'est pas extraordinaire à Paris. Repose-toi pour cela sur moi. Je trouverai un stratagème qui fera découvrir la fraude si elle existe. En attendant, est-ce que tu ne revois pas cet homme-là ?

— Non !

— S'il est riche, on doit le rencontrer dans le monde ; s'il ne l'était pas avant cette veine heureuse, il doit faire aujourd'hui des excentricités qui le feront connaître. — Voilà un dilemme irréfutable.

— Je ne l'ai rencontré nulle part.

— Après tout, c'est peut-être un de ces avares qui n'ont d'autre jouissance que celle d'entasser.

— S'il était avare, il n'aurait rien hasardé sur un bénéfice trop aléatoire. Du reste il jouait

avec des allures d'un homme à qui la perte ou le gain sont également indifférents... en apparence. — Sa figure était impassible, quand il eût gagné, il ne parut ni plus ni moins maître de lui-même.

— C'est un joueur de profession.

— Je le crois.

— Peut-être jouait-il pour le compte d'un autre...

Cette phrase fit naître une soudaine idée dans l'esprit du jeune homme.

— Serait-ce possible? murmura-t-il.

— Il existe à Paris des hommes qui n'ont pas d'autre profession. Comme ils sont pauvres, on les exploite. Un homme riche les prend à sa solde :

— Vous jouez bien, leur dit-il ; vous avez la main heureuse. Tenez, voilà de l'or. Seulement votre gain m'appartient; je vous donnerai des honoraires en échange.

— Mais, fit le jeune homme, c'est une ignoble spéculation. Un homme qui agit ainsi est un voleur et un faussaire.

— Il est certain que ceux qui agissent de cette façon ne vont pas le crier sur les toits.

— Oh! je donnerais beaucoup à celui qui découvrirait quelque chose à cet égard! J'ai perdu, je m'exécuterai; mais je serais heureux d'imprimer une flétrissure publique sur le front de ces êtres méprisables.

— Tu ne connais donc personne d'honnête autour de toi?...

— Le vicomte... peut-être.

— Peut-être, en effet. Ce pauvre Brugnières qui est mort si malheureusement aurait pu faire sur San Colombano bien de piquantes révélations ; mais je ne veux pas te donner par anticipation une mauvaise opinion de ton unique ami. Nous verrons plus tard. Tout se divulguera. Le vicomte mène grand train et l'on ne sait où il prend tout l'argent qu'il dépense.

— Il a des actions industrielles ; et je le crois en compte avec Lehmann.

— Le juif y perdra certainement, à moins

qu'il ne soutienne San Colombano... par pure affection ; mais bref, le vicomte quelque bien disposé qu'il fût ne pourrait te rendre le service de se mettre à la poursuite de ce Surrey. Il faut un homme dont on ne se méfie pas et qui te porte un intérêt réel.

— Ma foi, je ne vois que mon maître d'armes.

— Leroux ?

— Oui !

— Il ferait parfaitement l'affaire ; d'autant

plus que je le regarde comme l'incarnation la plus réussie de la probité !

— Je lui en parlerai. Mais trève à tout cela. San Colombano doit faire partie d'une cavalcade qui pourra fort bien s'arrêter ici dans quelques jours.

La Borghetta poussa une exclamation d'étonnement craintif.

— Et comment cela ? dit-elle.

— Cécile veut venir te revoir et San

Colombano est invité à nous accompagner.

Un nuage de tristesse passa sur le front de l'Italienne.

— Tu me feras prévenir et j'aurai soin de n'être pas chez moi ce jour-là. Que fais ta... fiancée, maintenant?

— Elle est bien changée.

— Je m'en doutais.

— Je me doute, moi aussi, que c'est un peu

le résultat de la conversation que tu as eue avec elle.

— Il faut t'en prendre à Paul-Louis Courrier, mon ami; elle a lu Daphnis et Chloé.

— Oh ! je comprends tout maintenant.

— Ai-je eu tort ?

— Je ne sais, Borghetta. Il est bon de laisser dormir l'innocence, quand elle commence à s'éveiller, c'est une révolution profitable à l'un et nuisible à l'autre.

— Est-ce que tu craindrais déjà que l'amour de cette jeune fille se détournât de toi pour se donner à un autre ?

— Je ne l'aime pas encore.

— Tu espères que tu pourras l'aimer?

— Je le crains.

— Aime-la bien ; si l'on n'aime pas celle qu'on épouse on est toujours malheureux.

Champcarré regarda la jeune femme à qui sa mélancolie était revenue.

— Il y a entre elle et mon amour une image que je ne chasserai pas facilement.

— Tu oublies que l'amour de la sœur peut marcher de front avec l'amour de l'épouse.

— Hélas ! fit le jeune homme avec un accent que la Borghetta ne put interpréter.

Puis il se leva du canapé.

— Qu'allons-nous faire ? dit la Borghetta. Tâchons de ne pas nous ennuyer pour un jour que nous sommes ensemble. Il y a du soleil et de l'ombre ; veux-tu venir faire un tour dans mon jardin ?

Champcarré accepta.

Les heures s'écoulèrent avec une délicieuse rapidité pour elle et pour lui. Depuis les jours de son enfance, jamais Mathieu ne s'était trouvé si complètement heureux et tranquille de cette profonde et heureuse tranquillité de la nature qui l'entourait.

Les oiseaux joyeux chantaient en se pour-

suivant entre les branches, on entendait bourdonner les abeilles et les frelons. Les fleurs d'or et d'argent s'épanouissaient dans les herbes et agitaient leurs petites têtes chargées d'aigrettes multicolores.

Un souffle léger comme une haleine de ch -rubin et embaumé comme l'air qui flotte dans la salle aux parfums des sultans de Bagdad errait dans l'atmosphère, entre les tiges du gazon, et agitait doucement les feuilles murmurantes.

Au milieu de ces dômes que forment les rameaux des hêtres et des tilleuls en se courbant

l'un sur l'autre, le soleil apparaissait comme une énorme lampe d'or suspendue par le bon Dieu pour réchauffer la terre ; et ses rayons en se diffusant formaient autour de la tête des promeneurs une double auréole étincelante.

Ils s'en allaient la main dans la main, devisant des jours passés et formant des projets d'avenir, comme si ce passé n'eût pas été plein de ténèbres et comme si l'avenir ne se fût pas lui-même chargé des ténèbres de l'heure présente.

Peu à peu tout fut oublié par le jeune homme. Paris ne lui apparut plus que comme un

nuage lointain. L'image de Cécile, celle de Moustache s'envolèrent de son esprit :

— Il fait bon ici, dit-il.

La Borghetta soupirait.

Cependant la nuit vint : la main invisible qui étend sur nos fronts le rideau d'étoiles tira le voile d'ombre sur la face de la terre.

— Partirai-je ? dit Champcarré, en s'agenouillant devant l'Italienne.

La Borghetta le releva :

— Embrassez-moi, mon frère ; et partez, dit-elle. Vous savez de quoi nous sommes convenus.

— Oui ! oui ! Borghetta ! mais ne me permettrez-vous jamais de vous donner un autre nom que celui de sœur ?

— Pars, mon ami. N'oublie pas ta fiancée.

Il embrassa l'ancienne actrice au front.

— Je viendrai souvent ! dit-il

CHAPITRE QUATRIEME.

IV

Où Leroux entre en campagne.

Champcarré, que les réticences de la Borghetta avaient mis en éveil, ne crut pas devoir communiquer à San Colombano son projet de poursuites.

Pressé de questions par celui-ci au sujet de sa fugue, il répondit d'une manière évasive, prétexta un grand mal de tête et se retira dans ses appartements en attendant l'heure à laquelle le maître d'armes venait chaque jour.

Le compère Leroux ne se fit pas attendre.

— Vous voilà revenu ? dit-il au jeune homme.

— Oh ! mon absence n'a pas duré longtemps, compère, répondit Mathieu. Asseyez-vous donc !

— Est-ce que nous n'allons pas commencer tout de suite ?

— J'ai, auparavant, un service à vous demander.

— Vous savez, mon cher élève, que je suis entièrement à votre disposition; il ne s'agit pas au moins de quelque méchante affaire ?

— Et quand cela serait ?

Le maître d'armes eut des yeux effarés.

— Diable ! diable ! murmura-t-il. Sacre-

bleu ! je ne sais pas ; je crois que ma cravate me serre un peu.

— Rassurez-vous, compère ; je n'ai aucun duel sur les bras ; personne ne m'a insulté et je n'ai insulté personne.

Le professeur d'escrime respira.

— C'est que, voyez-vous, dit-il, je crains toujours pour vous. Car... c'est... que... du reste... Enfin !...

Le jeune homme serra la main du vieillard :

— Vous m'aimez un peu, vous, n'est-ce pas? demanda-t-il.

— Oh oui! fit vivement le maître d'armes, mais ce n'est pas très-désintéressé, cette affection-là; qu'est-ce que l'on dirait de moi si un maladroit vous blessait, vous à qui je donne des soins particuliers? Je passerais pour une *vieille perruque* et le moindre de mes confrères aurait le droit de me rire au nez. En général, il ne faut aller sur le terrain que quand on ne peut pas faire autrement, me comprenez-vous? D'un autre côté, vous n'êtes pas encore assez fort pour lancer un cartel à la tête du premier venu. Dans un mois ou deux ce sera différent.

— Je suis au moins de la force du général de Vadans, aujourd'hui.

— Il tire comme il y a quarante ans, votre général. — C'était une bonne lame dans son temps ; mais, depuis lors, l'escrime a fait des progrès. Puis on abandonne généralement la contre-pointe pour l'espadon, c'est plus élégant et moins dangereux ; on se hache à la contre-pointe ; les parades n'ont pas de largeur. Enfin, je préfère la pointe, mais ceci nous éloigne singulièrement du service que vous vouliez me demander.

— Voici : il y a quelque jours, je suis allé dans un tripot.

— Malheureux enfant !...

— J'ai joué ; et j'ai perdu quatre cent mille francs.

— Quatre cent mille francs, mon Dieu !

— J'en ai payé cent mille que j'avais reçus de mon père tout dernièrement. J'ai fait des billets pour les trois cent mille autres.

— Quatre cent mille francs ! répéta le maître d'armes...

— Ni plus ni moins. Je payerai. Mais je désirerais savoir s'il y a eu quelque fraude à mon égard.

— Certainement, vous avez été dupé. Mais contre qui jouiez-vous donc?

— Contre un inconnu qui m'a dit depuis s'appeler Georges Surrey.

— Comment, vous jouez avec des gens que vous ne connaissez pas?

— J'étais avec Lehmann et San Colombano qui ont perdu presque autant que moi.

Le maître d'armes cacha dans ses mains sa tête grise et se mit à réfléchir, tout en exprimant la note de diapason de ses réflexions par des murmures sourds qui roulaient dans son gosier et éclataient en épithètes malsonnantes.

— Tas de gueux ! brigands! scélérats! grommelait-il.

— De qui parlez-vous donc ? — lui demanda le jeune homme.

— Je parle des tripoteurs et des tripotiers, des coquins qui ouvrent de pareils établisse-

ments pour la ruine des familles ; mais voulez-vous écouter le conseil d'un homme qui a beaucoup vécu et qui vous porte le plus profond intérêt ?

— J'attends ce conseil, mon cher maître.

— Eh bien ! il faudrait pouvoir trouver ce Georges Surrey.

— C'est positivement le service que je voulais vous demander.

— Comment ?...

— Je voulais vous prier de m'aider à mettre la main sur cet individu.

— Pardieu ! je vous aiderai avec autant de plaisir et de bonne volonté que s'il s'agissait de mon propre intérêt... Mais auparavant, il faudrait prendre quelques informations discrètes.

— Auprès de qui ?

— Auprès de ceux qui ont joué avec lui.

— Ils n'en savent pas plus que moi. Lehmann et San Colombano ne le connaissent point.

Leroux hocha la tête d'une façon mystérieuse.

— Vous êtes entouré de toute sorte de piéges, mon ami, dit-il, vous devriez vous défier de tout le monde, de l'ami qui mange à votre table, de la maîtresse qui couche dans votre lit, de moi, de vous. Vous êtes dans un monde où chacun vit pour soi, l'œil tourné vers la fortune d'autrui ; mais je radote, c'est bien. J'agis comme le maître d'école de la fable faisant un discours à l'enfant qui se noie. Il faut s'occuper d'autre chose. Dans quel tripot avez-vous perdu cette somme ?

— Rue ***, maison Triel.

— Je connais cela. N'est-ce pas un restaurant à la mode?

— Précisément.

— Eh bien! allons-y dîner. Nous y découvririons peut-être quelque chose.

— Dois-je prendre Moustache en passant?

— Où l'avez-vous donc laissée?

— Chez elle. La pauvre fille doit beaucoup s'ennuyer, il y a quatre jours que je ne suis allé la voir.

— Si elle s'était ennuyée, elle serait venue vous trouver... Vous lui avez donné un mobilier splendide. Vous l'avez couverte de bijoux; elle ne demande pas davantage; quand elle n'aura plus rien, elle vous reviendra. Vous allez vous marier, quittez cette femme, elle est connue dans Paris pour avoir ruiné une dizaine de fils de famille; ce serait ridicule à vous d'être le onzième.

— Je suis jeune, mon compère.

— Vous vous corrigerez chaque jour de ce défaut, mais c'est précisément parce que vous êtes jeune que vous pouvez choisir. De toutes les drôlesses à la mode que j'ai connues depuis vingt ans que je fréquente, grâce au passe-

partout de ma profession, le monde des élégants et des courtisanes empanachées, je n'ai jamais rencontré qu'un seul honnête homme, le chevalier de Brugnières, et une seule femme en qui l'on pût avoir quelque confiance, votre ancienne maîtresse, la Borghetta.

Champcarré poussa un soupir.

— Pauvre Borghetta ! dit-il.

— J'ai toujours eu pour cette danseuse, reprit le maître d'armes, une certaine estime. Elle me faisait l'effet d'un papillon tombé dans la boue et ne pouvant s'en retirer malgré ses efforts. Je l'ai considérée plutôt comme digne

de pitié que de blâme, et bien des femmes du monde, qui passent pour des vertus, n'ont point la virginité de son cœur, si ce n'est de son corps.

Mathieu serra une seconde fois la main du maître d'armes.

— Vous ne savez le plaisir que vous me faites, lui dit-il, en me parlant ainsi de cette pauvre femme que j'aime comme une sœur ! Je vous en remercie, mon vieil ami.

— J'ai exprimé ma pensée franchement à son égard comme à l'égard de Moustache.

— Nous laisserons donc Moustache chez-elle?

— Si elle y est ; mais j'en doute.

— Après tout, mon cœur n'est pas là.

— Il fait bien de ne pas y être.

Les deux hommes sortirent. Ils rencontrèrent San Colombano qui rentrait.

— Tu as déjà dîné? lui demanda Mathieu.

— Ma foi, oui, répondit le vicomte.

— Moi, je vais me mettre à table... — Si tu veux nous irons ce soir chez le général. C'est aujourd'hui mardi; il y a réception chez lui.

— Tu sais que je suis toujours à ta disposition.

Ils s'éloignèrent.

En passant devant la maison occupée par mademoiselle Moustache, ils entendirent des chants, des éclats de rire, qui partant du premier étage se mêlaient au clapotement d'un piano, et dominaient les bruits de la rue.

— En effet, fit le jeune homme, je crois que Moustache ne s'ennuie pas trop.

Il leva les yeux vers les fenêtres ; mais il les baissa aussitôt. Il venait d'apercevoir la tête ignoble de Lehmann qui se penchait sur la rue.

Leroux avait suivi la direction des regards de son élève.

— Que vous ai-je dit ? murmura-t-il. Elle a choisi un joli cavalier ; qu'en pensez-vous ?

— Lehmann est riche, répondit le jeune homme.

Ils continuèrent leur chemin, Leroux souriant, Mathieu blessé intérieurement de la conduite de l'ingrate Moustache.

Arrivés au restaurant, ils furent l'objet de l'accueil le plus flatteur de la part de la dame du comptoir.

— Oh ! monsieur de Champcarré, dit-elle au jeune homme, je croyais que vous nous aviez abandonnés. Tout le monde ici ne parle que de vous. Savez-vous que vous avez été le lion de cette quinzaine ?

— Madame, fit le jeune homme qui savait à qui il parlait, il ne me manquerait qu'une lionne aussi jolie et aussi aimable que vous, pour me croire à tout jamais le plus heureux des lions.

La dame trouva que ce compliment d'assez mauvais goût méritait les honneurs de la publicité; aussi le répéta-t-elle à haute voix en l'accompagnant d'un sourire assassin à l'adresse de Champcarré.

— Où ces messieurs veulent-ils dîner? demanda-t-elle ensuite.

— Au n° 6, fit Champcarré.

Ils allèrent s'installer dans le cabinet où nous avons déjà conduit nos lecteurs.

— Ayez soin de laisser la porte ouverte, dit le maître d'armes à l'un des garçons. Il fait très-chaud aujourd'hui.

Les deux amis dînèrent tranquillement, sans toutefois perdre de vue le corridor par où devaient nécessairement passer les habitués qui se rendaient soit au salon, soit à la salle de jeu.

Mais deux heures s'écoulèrent sans que

Champcarré eût reconnu, parmi les allants et les venants, sir Georges Surrey.

— Je crois que nous avons perdu notre temps, dit-il au maître d'armes.

— Si j'étais à votre place, moi, je ferais causer la dame du comptoir. Elle doit savoir quelque chose.

Deux ou trois fois déjà ladite dame était venue au n° 6 s'assurer par elle-même que rien ne manquait au service ; le jeune homme n'avait pas oublié de lui lancer chaque fois un compliment et une œillade ; aussi pensa-t-il

qu'une invitation de sa part ne serait point refusée. Il crut devoir attendre cependant qu'elle fît une nouvelle apparition.

Quand elle se présenta pour demander à ses hôtes s'ils ne désiraient plus rien, Champcarré lui fit un signe.

Elle s'approcha de lui au point que son oreille touchait presque les lèvres du jeune homme.

— Nous désirerions, lui dit-il, un dessert splendide arrosé par votre meilleur vin, enfin

quelque chose de délicieux et de charmant comme vous.

La dame ébaucha une petite moue de modestie.

— Je vais faire disposer tout cela pour le mieux, dit-elle.

— Ce n'est pas tout, ajouta Mathieu ; ce dessert, quelque bien ordonné qu'il fût, serait incomplet s'il se présentait seul. Nous exigeons que, si vous nous le préparez, vous nous aidiez à en constater l'excellence.

— Oh ! par exemple ! monsieur !

— Quoi donc ! ma belle hôtesse ; est-ce qu'une pareille invitation vous déplairait ?

— Je ne sais, monsieur....

— Que diable ! acceptez, madame, fit le maître d'armes. Ma tête grise rappellera M. de Champcarré dans les bornes du devoir si vos charmes lui donnent l'envie de s'en écarter.

— Enfin, messieurs, puisque vous le voulez, j'accepte ; mais à une condition, c'est que la porte restera ouverte.

Champcarré fit mine de se trouver blessé.

— Vous voulez, dit-il, m'empêcher même d'embrasser vos joues roses ?

Un sourire s'épanouit sur les lèvres de corail de la dame.

— Oh ! monsieur, dit-elle, vous feriez bien des jalouses.

Champcarré attira à lui la dame qui ne résista pas trop, et il l'embrassa sur les deux joues.

Elle se dégagea vivement et battit en retraite vers la porte.

—Je reviendrai tout à l'heure, dit-elle; mais plus de folies.

Le dessert promis arriva bientôt.

Le prête-nom de Triel s'était surpassé.

La dame s'assit gaillardement entre le maître d'armes et son élève, et, tout en faisant es honneurs comme une maîtresse de maison ;

elle savoura convenablement les délicieuses choses servies par ses soins.

Peu à peu, la conversation devint plus intime ; grâce à quelque habile transition, Champcarré parvint à l'amener sur le sujet qui l'occupait plus particulièrement.

— Ma foi, dit-il d'un ton dégagé et comme s'il eût attaché très-peu d'importance à ce qu'il disait, j'avais donné rendez-vous à ce galant homme pour le lendemain et je ne l'ai pas vu.

— M. Surrey fit la dame ?

— Oui ! ma toute belle, j'espère bien prendre un jour ou l'autre ma revanche avec lui ; c'est, sur mon âme, un fort beau joueur, et ici l'antichambre ne me fait pas peur puisqu'on vous y rencontre.

— Flatteur !

— A vrai dire, mon adorable hôtesse, je vous crains beaucoup plus que le lansquenet. Autour de la table de jeu, je ne risque que de perdre mon argent, ici je risque de perdre mon cœur. Vous connaissez sans doute ces deux vers de Victor Hugo :

Et je craindrais bien plus, comme péril urgent,
La voleuse de cœurs que le voleur d'argent. »

— Oh ! nous autres pauvres femmes, nous volons moins que l'on ne nous vole !

— Je voudrais être avec vous un heureux scélérat ! Prenez donc bien garde à vous, car en venant ici je ne me contenterai pas de mettre le siége devant la fortune, j'assiégerai encore votre cœur.

— Ne me parlez plus de cela, ou bien je m'enfuis.

— Bah ! vous ne serez pas aussi cruelle que mon partenaire de l'autre jour.

— Il ne s'est point enfui, lui !

— Je ne l'ai pas revu?

— Si vous étiez revenu ici vous l'auriez trouvé.

— Bah !

— Il y est encore maintenant; je vous dis cela à l'oreille ; mais n'en abusez pas pour nous abandonner.

Champcarré échangea un coup d'œil d'intelligence avec le maître d'armes.

— Que m'importe après tout, dit-il? A votre santé, ravissante nymphe!... Je vous préfère à tous les lansquenets de ce monde.

Les trois convives vidèrent leurs verres avec un parfait isochronisme.

Le maître d'armes crut devoir rappeler au jeune homme que les heures s'écoulaient.

— Quelque aimable que soit votre société, madame, dit-il, j'ose vous faire observer que nous sommes ici depuis trois heures.

— Comme le temps passe vite auprès de vous, ma charmante hôtesse! s'écria Champcarré en embrassant pour la vingtième fois au moins sa facile voisine.

Celle-ci se leva.

— J'espère, dit-elle, que vous viendrez nous voir plus souvent.

— Si j'écoutais mon cœur, je ne sortirais point d'ici.

La dame ne savait distinguer au milieu de

ce flux de compliments lesquels elle devait le plus admirer. Elle était loin de se douter que Champcarré, appropriant son style à la femme, ne s'était mis en frais que de fadaises de commis de nouveautés cherchant à séduire la soubrette de leur patron.

Elle était enthousiasmée à un tel point qu'elle daigna reconduire ses deux clients jusqu'au seuil.

Dès qu'elle fut rentrée, le maître d'armes dit à son élève.

— Ce Surrey ne peut tarder à sortir, à

moins qu'il ne veuille passer la nuit au tripot. Ne perdons point de vue la porte du restaurant. Vous me le désignerez.

Ils s'embusquèrent tous deux sous la porte cochère d'une maison d'où ils pouvaient, sans être vus, surveiller l'établissement Triel.

Leur faction ne fut pas de longue durée.

— Le voilà ! s'écria tout à coup Champcarré.

Le petit homme crasseux que nous avons

déjà vu deux fois dans le courant de cette histoire venait en effet de sortir du restaurant. Il était un peu mieux vêtu qu'à l'ordinaire. Un paletot presque neuf, mais trop large, enveloppait son torse étroit et ses épaules à angles saillants ; son chapeau paraissait avoir été fraîchement retapé. Un col de chemise d'une entière blancheur sortait de sa cravate comme les deux cornes d'un escargot ; ses bottes brillaient ; enfin, on aurait pu le prendre pour quelque honnête épicier en retraite, possesseur de quinze à dix-huit cents francs de rentes.

— Il me semble que je connais ce drôle-là, fit le maître d'armes. Je me charge de lui ; rentrez tranquillement chez vous, et ne vous

occupez plus de moi. Demain matin, j'irai vous voir.

Les deux hommes se quittèrent.

Champcarré revint lentement à son logis, tandis que Leroux, enfonçant son chapeau jusque sur ses yeux, se mettait à la poursuite de sir Georges Surrey.

CHAPITRE CINQUIEME.

V

Georges-Lambert Surrey.

Cinq heures venaient de sonner.

Surrey descendit lentement le boulevard Bonne-Nouvelle, s'engagea dans la rue Saint-Denis, prit obliquement le quai de Gèvres,

traversa le pont de la Cité et le Petit-Pont et suivit les tortueuses sinuosités de la rue Saint-Jacques.

— Sacrebleu ! grommelait le maître d'armes ; voilà une fière course que ce drôle-là me fait faire. Il s'arrêtera peut-être ! Ne nous décourageons point.

Il mit donc ses pas sur ceux du joueur, sans prendre aucune précaution et au risque d'être remarqué par celui-ci. — Mais Surrey songeait sans doute à son admirable martingale, car durant tout le temps de ce long parcours il ne tourna pas une seule fois la tête.

Arrivé de l'autre côté du Panthéon, au coin de la rue des Grés, le compère Leroux était tout essoufflé.

Le petit homme marchait toujours sans avoir conscience de cette ombre humaine qu'il traînait après lui.

On passa devant l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas ; devant le Val-de-Grâce, et Surrey continuait à longer les maisons de l'air d'un homme qui n'a rien de mieux à faire.

— Il ira peut-être jusqu'aux fortifications ! — murmurait le professeur d'escrime épouvanté. — N'importe !... je le suivrai.

Cette résolution était bien ancrée dans l'esprit de Leroux, car il vit le petit homme dépasser l'hospice Cochin, l'impasse Longue-Avoine, la rue Méchin et la rue de Biron, puis la barrière d'Arcueil et enfin s'engager dans la rue de la Tombe-Issoire.

Là, les passants étant devenus plus rares, Surrey entendit un pas qui suivait le sien ; il se retourna.

L'aspect du maître d'armes le fit tressaillir.. néanmoins, comme celui-ci feignait de ne pas s'occuper de lui, il pensa n'avoir point été reconnu et prit une allure plus rapide.

Il lui sembla bien que le maître d'armes réglait son pas sur le sien. Mais il n'osa plus se retourner. Il prit donc la rue à droite et s'engagea dans un dédale de maisons en ruine et en construction, occupant l'emplacement qui forme de nos jours l'avenue du Capitaine.

Leroux se dissimulant derrière une saillie de ces maisons, vit le petit homme sortir du labyrinthe des bâtisses, retourner sur ses pas et venir frapper à la porte d'une maison d'assez chétive apparence de la rue des Catacombes.

— Bon! fit le maître d'armes; je connais sa tanière, maintenant.

Il tira de sa poche un de ces petits carnets anglais, que l'on vend sur les quais au prix plus que modeste de quinze centimes, et il écrivit exactement le numéro de cette maison, puis il entra chez un marchand de vins et se fit servir une tasse d'affreux café à peine digne des soi-disant établissements arabes de la banlieue et des barrières.

Il achevait à peine de déguster l'âpre falsification de moka qu'on lui avait servie, que la porte de la maison Surrey se rouvrit et donna de nouveau passage au petit homme.

Il fit quelques pas en avant, inspecta d'un coup d'œil les deux côtés de la rue, puis se

dirigea vers l'établissement où se trouvait Leroux.

Celui-ci se dissimula autant qu'il put dans un des angles de la salle et il attendit l'arrivée de Surrey.

L'ancien professeur de mathématiques tenait à la main un énorme morceau de pain. Leroux l'entendit demander au marchand de vins une portion de bœuf et une demi-bouteille de vin à *quinze*.

Puis il vint s'installer à une petite table en

sapin, le dos tourné à celle où se trouvait le professeur d'escrime.

Une douzaine d'ouvriers appartenant les uns à l'imprimerie Migne, les autres aux ateliers du chemin de fer d'Orsay, prenaient là leur repas du soir ; car il était à peu près sept heures, la course, depuis la maison Triel jusqu'à Montrouge, ayant duré tout au moins une heure et demie.

Surrey ne remarqua donc point Leroux.

Il se mit à manger d'un air d'appétit, échan-

geant de rares paroles avec un jeune homme dont les longs cheveux noirs, flottant comme ceux des rapins, et le teint blême indiquaient suffisamment le métier de typographe.

Qu'on nous permette à ce sujet une courte digression.

La population ouvrière de Paris, si digne en général, par son intelligence et ses laborieux instincts, de l'intérêt des gouvernements, se partage en plusieurs classes bien distinctes, qui n'ont de rapports entr'elles qu'à l'heure des révolutions.

Celle qui devrait dominer toutes ces classes la nature de ses travaux, par l'intelli-

gence qu'elle déploie, la classe des typographes, est celle qui donne précisément le plus de regrettables exemples de turbulence et d'immoralité.

Que le compositeur qui fera passer cette page manuscrite, mot par mot, sur sa règle de métal, se rappelle qu'il existe partout d'honorables exceptions; mais nous n'en maintenons pas moins notre assertion.

Il est triste de voir les jours de *banque* toute cette blême population qu'affligent des vieillesses prématurées, se ruer dans les guinguettes où coule le poison sous forme de vin

bleu ; où l'absinthe couleur de cadavre s'apprête à tuer le corps et l'âme de ceux qui la boivent.

C'est là que s'engloutissent les économies qui assureraient à l'ouvrier au moins quelques mois d'indépendance tranquille, lorsque l'ouvrage a cessé momentanément ; c'est là que les mères viennent chercher au milieu de la nuit des fils qui n'ont plus de l'homme que l'immonde ivresse.

L'absinthe a tué plus d'intelligences que nos guerres n'ont tué d'hommes depuis trente ans, et les typographes font une très-grande consommation de cette affreuse liqueur.

D'où provient cette décadence ?

De la faute d'une éducation trop libérale; de l'orgueil que cette éducation engendre, orgueil qui se fait désespoir quand il n'est pas assouvi, et qui tend à devenir abrutissement pour ne plus être douloureux.

Puis les typographes gagnent souvent moins, nous devrions dire : toujours moins, que le relieur qui travaille auprès d'eux.

Mais revenons à nos moutons.

Lorsque Surrey eut terminé son repas d'a-

nachorète, il se leva, boutonna son paletot et s'apprêta à sortir.

Ses yeux rencontrèrent alors ceux du maître d'armes qui étaient braqués sur lui comme deux canons de pistolet.

Leroux vint à sa rencontre.

— Il me semble, sacrebleu ! que je vous ai déjà vu quelque part ? s'écria-t-il.

— Il me semble aussi, monsieur, balbutia Surrey, que votre physionomie ne m'est pas tout à fait inconnue.

— Je m'appelle Leroux et je suis maître d'armes.

— Ah ! je me rappelle : je vous ai vu chez M. le vicomte de...

— De Brugnières.

— De Brugnières, précisément. Un bien digne vicomte.,. je veux dire... chevalier... J'aurais du plaisir à le revoir.

— Vous ne le reverrez plus !

— Bah ! il s'est donc expatrié ?

— Oui ! pour l'autre monde.

— Ah ! le pauvre jeune homme est mort. C'est bien dommage ! Quel malheur ! J'aurais juré qu'il vivrait cent ans. Au revoir, monsieur Leroux. Tenez ! ce que vous venez de me dire m'a brisé le cœur.

— Hypocrite et menteur, pensa le maître d'armes.

Et à haute voix :

— Sapristi, mon cher monsieur... Comment dois-je vous appeller?

— Surrey, monsieur Leroux, Surrey!

— Il me semblait qu'autrefois vous aviez un autre nom... Lambert, si j'ai bonne mémoire.

— En effet, monsieur Leroux, mais c'est mon prénom. Je m'appelle Georges-Lambert Surrey. Mille compliments, monsieur Leroux!

Le maître d'armes retint le petit homme par le bouton de son habit.

— Vous êtes donc bien pressé, monsieur Sur-

rey ! Sacrebleu ! on ne quitte pas ainsi les amis. Voulez-vous accepter une tasse de café ?

— Grand merci ! Je ne prends jamais que du thé...

Leroux s'avança vers la porte de la boutique.

— Garçon, cria-t-il, deux tasses de thé.

— Mais, mon bon monsieur Leroux, savez-vous... je vous jure...

— Allons ! corbleu ! pas tant de façons. Puis-

que vous aimez le thé, nous en boirons. Figurez-vous que je m'ennuie affreusement ici, et si j'étais seul je mourrais au bout d'une heure.

Surrey s'était assis bon gré, mal gré.

— Vous attendez sans doute quelqu'un monsieur Leroux ? — demanda-t-il.

Le maître d'armes fit un signe mystérieux :

— Chut, dit-il, il y a du monde ; et vous savez que sur quatre personnes, il se rencontra au moins un espion.

— C'est donc grave ?

— Oh ! très-grave ; mais chut encore une fois ! Les murs ont des oreilles, et qui plus est des bouches...

La curiosité de Surrey était excitée.

— Cela ne peut donc pas se confier ? dit-il.

— A vous, mon cher, je ne cacherais rien : vous êtes une vieille connaissance ; mais tonnerre ! je vous le répète, il faut mettre ici sa langue dans sa poche.

— A quel titre la fréquentiez-vous donc autrefois !

— J'avais donné des leçons de mathématiques à presque tous ces jeunes gens qui sont aujourd'hui morts ou retournés dans leurs provinces.

— Il me semblait vous avoir vu quelquefois avec Lehmann.

— Je ne le connais pas, qu'est-ce que ce Lehmann ?

— Si vous ne le connaissez pas, à quoi bon vous parler de lui ?

Surrey avait réfléchi.

— Après tout, dit-il, j'ai souvent entendu prononcer ce nom-là, et il est possible que je me sois rencontré à mon insu avec celui qui le porte ; mais vous savez, on voit tant de monde.

— Oui ! c'est vrai, moi j'ai la mémoire des noms, mais je n'ai pas la mémoire des figures. Tout à l'heure, je me suis bien rappelé votre prénom, mais je vous reconnaissais à peine.

— Je n'ai cependant pas changé.

Leroux examina scrupuleusement Surrey

— A quel titre la fréquentiez-vous donc autrefois !

— J'avais donné des leçons de mathématiques à presque tous ces jeunes gens qui sont aujourd'hui morts ou retournés dans leurs provinces.

— Il me semblait vous avoir vu quelquefois avec Lehmann.

— Je ne le connais pas, qu'est-ce que ce Lehmann ?

— Si vous ne le connaissez pas, à quoi bon vous parler de lui ?

Surrey avait réfléchi.

— Après tout, dit-il, j'ai souvent entendu prononcer ce nom-là, et il est possible que je me sois rencontré à mon insu avec celui qui le porte ; mais vous savez, on voit tant de monde.

— Oui ! c'est vrai, moi j'ai la mémoire des noms, mais je n'ai pas la mémoire des figures. Tout à l'heure, je me suis bien rappelé votre prénom, mais je vous reconnaissais à peine.

— Je n'ai cependant pas changé.

Leroux examina scrupuleusement Surrey

comme s'il eût voulu corroborer par l'observation le dire de son compagnon ; mais, en réalité, il profitait de ce moment de silence pour résumer les pensées qu'avait fait naître en lui la situation dans laquelle il avait rencontré Surrey.

— Ce n'est certainement pas, se dit-il, l'allure d'un homme qui a gagné plusieurs centaines de mille francs. Est-ce un avare ? L'avarice ne pourrait certes pas être poussée à ce point-là. Posséder des capitaux énormes et manger une portion de bœuf, c'est au moins singulier.

Ne sachant à quoi s'en tenir sous ce rap-

port, il résolut de frapper un coup décisif.

— Si donc, reprit-il, vous aviez fréquenté le monde, vous auriez pu remarquer depuis quelque temps un jeune homme qui mène le plus grand train, un nouveau lion qui éclipse tous ses rivaux par son luxe, sa richesse et son élégance.

— Ah !

— Ce jeune homme a été gravement insulté par un homme d'Etat puissant, et redouté par chacun à ce point de vue.

— Oh ! les puissants ! Je suis socialiste, mon cher...

— Moi aussi. Tout le monde est socialiste, c'est-à-dire tout ceux qui n'ont rien et qui voudraient partager avec les autres.

— C'est vrai !

— Or, ce jeune homme a provoqué l'homme d'Etat en duel.

— Diable ! un homme d'État. Ça doit se battre fort mal.

— Détrompez-vous, mon cher; celui-là tire l'épée aussi bien que moi.

— Et le jeune homme a choisi l'épée ?

— Malheureusement oui ! De sorte que je crains fort l'issue de ce combat.

— Est-ce que le jeune homme ne sait pas les armes ?

— Très-peu. Il n'a que quelques mois de salle.

— Diable ! Et vous attendez ici les adversaires ?

— Oui ! mais ne parlez de cela à personne. C'est une question capitale.

— Je ne sais pas leurs noms.

— L'homme d'État s'appelle ***.

— Bon Dieu ! un ministre d'hier, qui peut le redevenir demain...

— Ni plus, ni moins, mon cher. Vous voyez combien l'affaire est sérieuse...

— Oh ! vous n'avez pas besoin de me recommander le secret. Personne ne bavarde moins que moi. Ah ! si je voulais parler, il y a des hommes haut placés qui tomberaient bien bas ! Mais, bref, vous ne m'avez pas appris le nom du hardi jeune homme qui court ainsi à une mort presque certaine.

Le maître d'armes plongea deux yeux gris et perçants dans les yeux de son compagnon.

— Il se nomme Mathieu de Champcarré, dit-il.

Malgré son empire sur lui-même, Surrey ne put s'empêcher de tressaillir à ce nom.

— Est-ce que vous le connaissez? fit le maître d'armes.

— Un peu. Je me suis trouvé avec lui. Mais ça ne fait rien. On ne peut appeler cela une connaissance. Aussi, ma foi, qu'il se fasse tuer s'il le veut, je m'en lave les mains.

Le maître d'armes était stupéfait de cette dissimulation parfaite ; cependant il ne laissa rien échapper de cet étonnement.

— Où aura lieu le combat? — demanda Surrey d'un air tout à fait insignifiant.

— Derrière les murs de la fabrique de noir animal.

— Ah! l'endroit est désert; vous ne risquez pas d'être *arquepincés* par la *rousse.*

Ces deux expressions d'argot imprudemment lancées firent un étrange effet sur le maître d'armes.

— Fichtre ! le beau langage ! s'écria-t-il.

— J'ai retenu cela de la bouche des ouvriers qui viennent ici, fit l'ex-professeur en rougissant.

Puis, comme sa tasse de thé était achevée, il se leva de table et descendit l'escalier. Cette fois Leroux ne le retint point. Il avait lancé sa flèche ; il attendait qu'elle arrivât au but.

Surrey lui serra la main en lui renouvelant l'assurance de sa discrétion.

— Si j'avais le temps, je resterais avec vous, dit-il, mais les affaires avant tout. J'ai encore une leçon à donner. A propos, à quelle heure aura lieu cette rencontre ?

— Demain matin au petit jour.

Le maître d'armes feignit de rentrer chez le marchand de vin, mais, le visage collé à la vitre, il ne perdit pas de vue M. Surrey.

Il le vit d'abord descendre lentement la rue de la Tombe-Issoire, puis, dès qu'il se crut hors de la portée des regards du maître d'armes, doubler le pas et tourner à gauche comme pour aller à la barrière d'Enfer.

— Oh ! oh ! se disait-il, je vais faire gagner trois cent mille francs d'un seul coup à Lehmann, en lui apprenant cette nouvelle. Il faudrait qu'il fût bien *chien* pour ne pas me donner un petit *bénef*.

Leroux s'empressa de solder le marchand de vins et courut par une autre route à la barrière d'Enfer. Il y arriva comme Surrey débouchait au coin de la gare de Sceaux.

Il appela un cocher endormi sur son siége.

— Vous voyez cet homme-là ? lui dit-il.

— Ce petit vieux qui a l'air d'un épicier ? fit le cocher.

— Oui. Eh bien ! examinez où il va, et suivez-le.

— Bon ! montez, mon bourgeois.

Leroux s'installa dans la voiture de place.

A travers les vitres, il aperçut le petit homme qui exécutait la même manœuvre que lui, c'est-à-dire qui s'adressait à un cocher et montait dans un fiacre.

La voiture de Surrey partit la première.

— Faut-il la devancer ? demanda le cocher de Leroux.

— Non, répondit le maître d'armes. Seulement ne la perdez pas de vue. Il y a cinq francs de pourboire.

— A pas peur, notre bourgeois.

— Prenez bien vos précautions, cocher, la nuit vient.

— Je *mettrons* mes yeux dans ma main, répondit l'automédon.

Le fouet claqua ; les roues crièrent ; le vé-

hicule se mit en marche à une trentaine de pas du premier.

— Enfin, se disait le maître d'armes, peut-être vais-je bientôt découvrir la main qui tient tous les fils de ces toiles d'araignées où les jeunes gens viennent se prendre comme des mouches imprévoyantes. Qui sait? à la bande des Cartouche et des Mandrin, peut-être d'autres bandes mille fois plus dangereuses ont-elles succédé. Il faut que toutes les sociétés aient leurs insectes qui se repaissent à leurs dépens. Les plus terribles sont ceux qui sont insaisissables. Mais les révolutions ont mis une arme entre les mains de la justice. Que les criminels soient grands ou petits, riches ou

pauvres, il faut qu'ils comparaissent à sa barre! Nous verrons bien !...

Puis une autre pensée plus personnelle se mêlait à ces pensées générales. Le maître d'armes se souvenait.

— N'est-ce point, ajoutait-il en lui-même, la Providence qui m'a jeté sur le chemin de cet enfant afin de me mettre à même de réparer mes fautes passées. Oh ! je serai absous par ma conscience de toutes mes erreurs d'autrefois si je parviens à déjouer les complots qui se forment autour de sa richesse et de son honneur. Je pourrai relever la tête après vingt

ans de pénitence, si cet enfant vient à moi en me disant merci.

Et une larme tombant de ses yeux, depuis si longtemps désséchés, vint rouler sur ses joues.

Honteux vis-à-vis de lui-même de ce tribut payé à la faiblesse de la nature humaine, il essuya ses yeux et mit sa tête à la portière.

La nuit était à peu près venue.

Déjà le gaz flamboyait devant la façade des boutiques, et brisait ses rayons sur la foule bariolée qui encombre en tout temps les trottoirs de la bonne cité de Lutèce.

— Voyez-vous encore ? cria le maître d'armes.

— Mieux que jamais, répondit superbement le cocher.

Les voitures venaient de traverser les ponts. Elles s'engagèrent dans la rue Croix-des-Petits-Champs, puis dans la rue Notre-

Dame-des-Victoires; à l'angle de celle-ci, le cocher de Leroux arrêta ses chevaux.

— Nous y sommes, dit-il.

— Je ne me suis pas trompé, — murmura le maître d'armes, je prévoyais qu'il allait chez Lehmann.

CHAPITRE SIXIÈME.

VI

La soirée de M. de Vadans.

Ce soir-là M. de Vadans recevait en effet.

Une cloison en sapin, qui séparait la salle à manger d'une autre pièce, avait été supprimée pour donner plus de place aux invités,

car, d'après l'avis de son conseil, composé naturellement du sieur Rouillard qui avait seul voix délibérative dans toutes les questions d'intérieur, le général s'était décidé à donner ce qu'on appelle en style préfectoral une soirée dansante.

Voici comment le programme avait été réglé.

— La danse ne peut pas composer uniquement les plaisirs de cette fête, dit le général ; on se fatigue de cabrioler pendant des heures entières.

— Oui, mon général, répondit Rouillard.

— Tu es donc de mon avis?

— Parbleu! c'est bien sûr, mon général.

— Il faut trouver un autre divertissement.

— Oui, mon général.

— Oui, mon général!... Tu ne sais dire que cela, tonnerre! Voyons, que diable! puisque tu vas quelquefois en soirée pour ton compte, tu dois savoir de quoi il retourne; puis tu as de l'imagination; à preuve, ta manière de prendre les rats.

— Oh ! s'il y en avait dans la salle de bal, vous verriez, mon général. Je remplacerais avantageusement z'un peloton de chats, fût-il commandé par le maréchal Bugeaud, que le bon Dieu lui fasse paix.

— Il n'est question ni de rats, ni de Bugeaud.

— Non, mon général. Il *s'y* agit d'un divertissement. Il y aura d'abord de la musique.

— Oui. Je prierai le colonel des cuirassiers de la garde de m'envoyer une dizaine de gagistes.

— Si vous voulez m'en croire, mon général, vous demanderez plutôt des musiciens de la ligne.

— Pourquoi cela ?

— Parce que dans la cavalerie, il n'y a ni tambour, ni grosse caisse, et ces deux *musiques* font bien mieux danser que les autres. Du reste ça fait du bruit et ça ramassera les gens au milieu de la rue.

— Mais je ne tiens pas à ce que le monde s'amasse devant la porte.

— Oh ! mon général, sauf votre respect, je

crois que vous avez tort. C'est bien plus *chouette*, quand il y a du monde.

— Enfin, c'est peu important. Il faut toujours un orchestre et nous n'avons pas trouvé autre chose que la danse.

— Et les rafraîchissements, mon général !

— Il y en aura.

— Alors je ne vois plus rien.

— Comment ! sacrebleu ! Et ceux qui ne danseront pas ? crois-tu qu'ils s'amuseront

beaucoup à regarder les autres ou à faire tourner leurs pouces ?

— Ma fi ! je ne comprends pas qu'il y *eussent* des gens qui trouvent du plaisir à cela. Mais on ne peut pas faire l'impossible. Si vous voulez, mon général, je m'habillerai z'en *Paillasse* et je leur raconterai des bêtises.

— Ça ne se fait pas dans les soirées; d'ailleurs tu auras assez à faire d'un autre côté.

— Marguerite m'aidera. Mais il ne faut pas qu'elle paraisse. Vous me permettez de lui donner des ordres en conséquence.

— Oui; et pourquoi?

— Figurez-vous, nom de nom! mon général, que je lui fais ce matin l'observation que sa toilette était trop déguenillée pour qu'elle *ôsasse* se présenter dans ce beau monde du bal; savez-vous, mon général, ce qu'elle m'a répondu?

— Non.

— Elle m'a traité de *muffe*, de gros melon. Je riposte; je l'appelle espèce d'andouille, elle me dit vieille bête, je lui dis torchon; elle me dit autrichien. Sur ce, la patience m'échappe et si je ne m'étais pas souvenu à temps que, quoique laide, elle fait partie du beau *sesque*, je lui *eus* planté, sauf votre respect, le bout de ma botte... entre... les épaules.

— Tu as bien fait de ne pas le lui planter. Mais je ne veux pas non plus qu'elle se montre. Que l'on se moque de moi pour bien des choses, ça m'est égal; mais Marguerite donne trop de prise au ridicule.

— Oui, mon général! aussi je lui *interposerai* ce que vous venez de me dire. Et si elle renifle subséquemment, je me charge de la *moucher*.

— Récapitulons : la danse, les rafraîcnissements...

— Des entremets de musique, ensuite...

— Tu veux dire des intermèdes?

— Oui, mon général. Mais ça ne fait rien.

— Ensuite? Plus rien. A moins qu'on ne place une table de jeu.

— Voilà une bonne idée, mon général! Mais je l'avais déjà dans la tête. J'ai gagné une fois vingt francs chez le sergent Mistouflet, le gardien des Tuileries. Oui, j'avais cette idée-là, positivement!

— C'est donc arrangé!...

— *Baclé*, mon général.

L'action avait suivi de près la détermina-

tion. Rouillard s'était multiplié. Remplaçant menuisiers, tapissiers, etc., il avait abattu lui-même la cloison, cloué les draperies, suspendu les lustres, placé les tables, arrangé les caisses de fleurs, établi un amphitéâtre pour l'orchestre.

Le général qui surveillait ne pouvait se lasser d'admirer l'ex-caporal qui, pareil à Samson, déplaçait les portes avec une extrême facilité, enlevait les armoires, et parvenait, en quelques heures, à transformer les appartements du haut en bas.

A six heures et demie, tout était prêt. Les musiciens étaient déjà arrivés; mais, contrairement à l'avis de Rouillard, il n'y avait ni grosse caisse ni tambour.

Vers huit heures, tous les invités se trouvèrent à peu près réunis.

On ne voyait guère que des officiers supérieurs, en grand uniforme, et accompagnés de leurs femmes, en toilettes tapageusement décolletées.

Cécile chargée des fonctions de maîtresse de maison pour la première fois, les remplissait avec ce tact inné qui est une des qualités les plus précieuses de la femme du monde. Sa timidité naturelle semblait de la modestie ; puis, elle était si belle que ses gaucheries mêmes devenaient adorables.

Elle portait un costume extrêmement sim-

ple, une robe blanche à petits volants dont la circonférence indiquait la présence d'une crinoline réduite aux proportions de l'élégance naturelle, et dont le corsage, peu montant, laissait voir une poitrine de cygne. Ses bras étaient nus. Un bracelet de velours noir entourant le poignet faisait ressortir l'éclatante blancheur de la peau. Sa coiffure se composait uniquement de son épaisse chevelure, tordue en diadème et ornée d'une demi-couronne de lilas blanc.

Lorsque Champcarré et le vicomte entrèrent, elle alla au-devant d'eux sans manifester la moindre émotion, et se laissa inviter pour la première et la seconde contredanse, pour la première et la seconde walse, pour la première et la seconde polka.

— J'avais déjà promis à ces messieurs, dit-elle en se retournant vers un cercle d'officiers qui papillonnaient autour d'elle.

Chacun d'eux s'empressa de retenir à son tour la fille du général qui promit à tout le monde, au risque de prendre des engagements inexécutables en une seule nuit.

Rouillard, en habit noir et exerçant les fonctions d'huissier, se tenait dans l'entrebâillement d'une petite porte communiquant de la salle de bal à celle des rafraîchissements.

Il crut le moment venu. Il toussa de manière à attirer l'attention du chef d'orchestre,

et, faisant avec sa main le geste de battre la mesure, il donna le signal.

Les pistons éclatèrent, les saxornes grondèrent, les flûtes gémirent, le trombonne grogna, le fifre siffla, l'ophicléide beugla et sur toute cette symphonie turbulente, cuivrée, sonore, grave et stridente, la clarinette promena ses nasillements de chantre en goguette.

On eut dit un orchestre de barrière ; et ce n'en était que plus *dansant*, à notre avis du moins, car nous professons pour le piano un dédain que justifie l'abus toujours croissant de cet instrument de torture.

Les quadrilles offraient l'aspect le plus sin-

gulièrement lumineux. L'étincellement des uniformes, tournoyant au feu du lustre avec leurs vives couleurs entrecoupées çà et là par les tons sombres des habits noirs des *civils*, l'éclat des fleurs entrelacées dans la chevelure des femmes, les rayonnements de la lumière sur les robes, que cette lumière moirait et faisait chatoyer, donnaient une idée assez exacte d'une fantaisie pédestre exécutée par une troupe de scheiks aux vêtements d'or, et de filles des tribus arabes qui se seraient enveloppées du burnous aux larges plis soulevés par le vent.

Le général, qui ne dansait point, était dans une jubilation à nulle autre pareille.

Il crut devoir verser l'expression de son

contentement dans le cœur du fidèle Rouillard.

Il entra donc dans la salle des rafraîchissements où l'ex-caporal, que son costume d'apparat gênait dans les entournures, s'étais mis en bras de chemise et alignait les verres à champagne d'après les principes de l'école régimentaire.

La présence du général vint mettre un terme à une légère discussion qui s'était élevée entre Rouillard et Marguerite.

Marguerite prétendait que les verres devaient être retournés; et Rouillard prétendait le contraire.

— Quand la coupe est en l'air, la poussière entre dedans, disait la cuisinière.

— Vous n'y connaissez rien, disait Rouillard, on ne retourne les verres que dans les gargottes pour que les araignées du plafond ne tombent pas dedans. Ici je vous observe qu'il n'y a pas d'araignées. *Consécutivement*, obtempérez à ma réquisition.

A la vue du général, Marguerite n'osa plus contredire le favori. Elle se tint immobile et muette dans un angle de la chambre.

— Eh bien ! qu'en dis-tu Rouillard? fit le vieillard.

— Je dis que c'est superbe, mon général.

— Hein ! c'est une excellente idée que nous avons eue. Cécile a l'air de s'amuser beaucoup, et je n'ai jamais vu coup d'œil plus imposant, même aux bals de l'Hôtel-de-Ville.

— Vous avez raison, mon général ! C'est du propre, l'Hôtel-de-Ville ! on ne peut pas s'y remuer. Les gens qui ont des cors aux pieds n'y vont jamais. La dernière fois que j'y *suis été* z'avec vous , ça ma bien *embêté*, sauf votre respect.

— Vois-tu, comme le lustre fait un bel effet?

— Oh ! un effet *z'épatant*.

Marguerite s'avança sournoisement pour jeter un coup d'œil dans le bal.

— On va vous voir, la vieille, fit gravement l'ex-caporal.

— Eh bien après? murmura la cuisinière.

— Oui ! ça ferait z'une belle affaire. Un beau trognon de radis à jeter au milieu d'un bouquet.

— Allons, allons ! Rouillard, laisse-la regarder, fit le général.

— Je lui permets, à cause de vous, mon général ; mais faut pas qu'elle se montre.

— Attrappe ça !... grommela Marguerite, en faisant un geste goguenard à l'ex-caporal.

— N'approchez pas si près, la vieille. On va voir le bout de votre horrible nez, fit Rouillard.

Et se retournant vers M. de Vadans :

— Il y a quatre ou cinq vieux qui jouent dans l'autre chambre, dit-il. Nous avons bien fait de mettre une table.

— C'est évident. Remarques-tu combien Cécile est jolie ?

— Je crois bien. C'est votre portrait tout craché, mon général.

— Peste ! Alors tu ne la flattes pas, mon ami.

— Oh ! mon général, à son âge vous étiez un très-bel homme. Je ne vous ai pas vu ; mais vous avez des *restes* qui sont bien conservés.

Le général passa sa main droite sur son visage tanné et ridé, et fit faire un croc à ses moustaches blanches.

— Tu crois donc, dit-il d'un ton qui annonçait sa satisfaction intérieure, que je suis encore présentable?

— Parbleu! à votre place, moi, mon général, je voudrais pincer un rigodon avec cette superbe dame qui se repose là-bas.

Le général suivit de l'œil le doigt de Rouillard et regarda dans la direction qu'il indiquait.

— C'est la femme du lieutenant-colonel des cuirassiers dit-il.

— Nom de nom! fit Rouillard, elle aurait z'été bonne pour être tambour-major: elle a au moins trois pouces de plus que son mari!

Comme on a dû le voir, le digne caporal faisait exclusivement consister la beauté de la femme dans le plus grand développement, soit en hauteur soit en largeur, de ses proportions physiques.

Son opinion variait à cet égard seulement pour Cécile. Encore supposait-il qu'avec l'âge elle grandirait et grossirait.

Le général, convaincu par les affirmations de Rouillard, alla donc engager la dite dame pour la première contredanse.

Celle-ci accepta, non sans empressement.

Pendant cette scène, Raphaël valsait avec Cécile.

Le vicomte s'était rendu compte immédiatement du parti qu'il pouvait tirer de la nouvelle connaissance que Champcarré lui avait ménagée.

— Si je pouvais me faire aimer, s'était-il dit, de cette jeune fille dont le cœur n'a point encore battu, cela deviendrait le salut pour moi. M. de Vadans donnerait à Cécile une bonne dot. — Grâce aux grandes relations du général, son gendre serait bientôt pourvu d'une sinécure lucrative qui lui permettrait de faire encore quelque figure dans le monde. Puis, s'il fallait un peu travailler, je le ferais.

— Voilà vingt-cinq ans que je me repose d'être né ; et il n'y a rien de tel que les paresseux quand ils se mettent à la besogne. Bah! coupons l'herbe sous les pieds de Champcarré, si nous le pouvons. — Ce sera ma dernière bassesse, ensuite j'entrerai dans la vie réelle, sérieuse, grave ; et bonjour aux folies et aux erreurs de la jeunesse !

San Colombano faisait un raisonnement d'égoïste, mais que l'on s'adresse malheureusement trop souvent dans le siècle où nous sommes.

Peu lui importait de ne pas aimer Cécile ! Ce mariage, pour lui, n'était qu'une spécula-

on qu'il croyait bonne. Le reste lui semblait indifférent.

Il s'était donc mis sous les armes pour cette soirée.

Ses cheveux soyeux partagés sur le haut du front par une raie d'une régularité toute artistique brillaient comme l'aile d'un corbeau, son costume sortait des ateliers du tailleur à la mode et faisait ressortir, comme on disait du temps de M. de Salvandy (il y a cinq mille ans!), les grâces et les avantages de sa personne.

Il résolut de ne pas laisser perdre le temps de la valse.

Pendant qu'on se mettait en place, il alla prendre la jeune fille que son cousin venait de quitter et il fit avec elle le tour du salon tandis que Champcarré, qui aimait passionnément la valse, engageait une autre danseuse.

— Vous n'êtes point fatiguée, mademoiselle ? lui demanda-t-il.

— Oh ! monsieur.... pas encore. Je commence. Puis c'est une sorte de leçon que je reçois de toutes ces gracieuses et charmantes femmes qui ont bien voulu répondre à notre invitation.

— Une leçon, mademoiselle ! mais vous

dansez à ravir. Je ne devrais pas même me servir du mot danser, car vous semblez, comme la Camille de Virgile, ne pas toucher le sol du bout de votre pied d'enfant. Vous êtes toute énergie et toute grâce.

— Oh! monsieur, cette flatterie est trop exagérée pour que je la croie sincère.... — murmura la jeune fille en riant.

— Je ne suis pas sincère, c'est vrai, mademoiselle; car j'aurais dû vous dire que non-seulement vous dansez mieux que toutes ces dames; mais encore qu'avec votre simple parure vous les éclipsez toutes en distinction et en beauté.

Cécile baissa les yeux et ne répondit que par un léger haussement d'épaules.

— Qui donc pourrait ici se poser comme votre rivale, mademoiselle? continua-t-il ; certes ce n'est point cette magnifique et forte personne là-bas, qui a des allures de cent-garde déguisé en femme.

Et il désignait de l'œil la danseuse géante qui faisait à un si haut point l'admiration de Rouillard.

Cécile regarda machinalement et ne put s'empêcher de sourire.

— Ce n'est pas non plus cette dame qui danse avec un capitaine des guides ; on dirait une épée dans une gaîne de mousseline... ni celle qui va danser avec Champcarré tout à l'heure.

— C'est une jolie brune, répliqua Cécile.

— Je dis oui, mademoiselle, pour être de votre avis. Mais je suis persuadé qu'elle paraîtrait belle surtout au Monomotapa dans un quadrille de Cafres.

La jeune fille mit son éventail devant son visage pour comprimer son irrésistible hilarité.

— Résignez-vous donc, — continua le vicomte d'une voix basse et qu'il s'efforçait de rendre sympathique, — résignez-vous donc, mademoiselle, à regarder le diadème de vos cheveux comme celui de votre royauté. Après tout, être reine comme vous l'êtes, n'implique pas une grande somme de charges et de travaux. Vous n'avez qu'à recevoir les muettes pétitions qui n'arrivent à vous qu'en soupirs étouffés. Si vous répondez par un sourire, le plus exigeant se trouve heureux. Belle et charmante royauté que celle-là!...

Cécile baissait la tête de plus en plus. Une rougeur brûlante montait à son front.

— Oh! contina San Colombano, qu'il sera

heureux, celui qui pourra la partager un jour avec vous cette royauté ; celui à qui vous aurez donné votre cœur d'ange et de reine ! Je voudrais être cet homme et mourir le lendemain.

Ce langage passionné avait ému la jeune fille outre mesure. Elle sentait que son trouble allait être remarqué ; aussi bénit-elle du fond du cœur le chef d'orchestre qui venait de jouer les premières mesures du prélude de la valse.

San Colombano souriait et s'applaudissait en lui-même, comme le serpent diabolique lorsqu'il eut remarqué dans le Paradis terrestre l'attention trop bienveillante que notre mère Eve accordait à ses paroles.

Quand la valse fut finie, Cécile en regagnant sa place laissa tomber involontairement son mouchoir.

Le vicomte le ramassa, et, sans que personne s'en aperçut, il l'appuya contre ses lèvres. — Nous disons *personne*, excepté cependant Cécile qui étendit la main pour ressaisir ce mouchoir et qui devint rouge comme une grenade en fleurs.

— Merci ! monsieur le vicomte murmura-t-elle d'une voix à peine distincte.

Le reste de la soirée se passa sans incident.

Mentionnons toutefois qu'après sa contre-

danse, le général se sentit ravi de s'en être si bien tiré.

Il revint à Rouillard pour connaître l'opinion de l'ex-caporal.

Celui-ci ne lui laissa pas le temps de lui adresser une question.

— Oh ! mon général !... s'écria-t-il, au risque d'être entendu par quelques-uns des invités, — vous êtes le roi du bal ! Jamais je n'aurais cru que vous dansiez comme cela. Hein ! je ne sais pas comment les autres trouvent le bouillon !...

Ce suffrage enchanta M. de Vadans, qui fit une pirouette toute juvénile en se disant :

— Je rajeunis !...

CHAPITRE SEPTIEME.

VII

L'oncle et le neveu.

Champcarré avait remarqué les œillades que durant le reste de la soirée San Colombano décochait à chaque seconde à l'adresse de Cécile.

En quittant le bal, vers cinq heures du ma-

tin, il crut devoir sonder à cet égard son perfide ami.

— Comment as-tu trouvé la fille de M. de Vadans ? lui demanda-t-il.

Cette interrogation à brûle-pourpoint mit le vicomte sur ses gardes.

— Très-bien, mon cher, très-bien, répondit-il. Elle était vêtue avec beaucoup de simplicité et de goût. C'était la *mieux* du bal, comme disent les héros de Paul de Kock.

— Je suis de ton avis. Elle attirait tous les regards ; je me suis même aperçu qu'elle attirait les tiens, ceux de l'homme blasé par ex-

cellence, ce qui n'est pas pour elle un petit honneur.

— Blasé ! moi. Tu me connais mal. Je suis passionnément épris de toutes les beautés, et Cécile est une beauté réelle, incontestable.

— Ah !

— Que ceci cependant ne te rende pas jaloux. Je n'aime pas Cécile.

— Alors comment et pourquoi te passionnes-tu ?

— Je me passionne comme l'artiste pour une belle statue. Mais je n'ai rien de commun avec Pygmalion. J'ai été tant de fois trompé

par de séduisants dehors, que je ne cherche plus à animer les marbres. — Je préfère les sculptures et les peintures à la réalité, car l'art ne ment point ! — Dans la tête d'une madone de Raphaël je sais qu'il n'existe ni pensée étrangère à celle qui se reflète sur le visage, ni case pour recevoir d'autres impressions que celles que le peintre interpréta sur sa toile.

— Ceci, je le répète, est le fait d'un homme blasé.

— Je le nie. D'abord il n'y a pas d'homme véritablement et entièrement blasé... — Ceux qui se donnent ce titre sont des idiots qui ont obtenu tout au plus les faveurs de quelques figurantes ou de quelques pécheresses de Mabille

ou de Valentino !... Si l'on pouvait être blasé, on n'éprouverait aucun sentiment pour la statue pas plus que pour la femme. On aurait un profond dédain de tout, et l'on se brûlerait immédiatement la cervelle.

— Je dois donc te considérer simplement comme un homme prudent.

— C'est le mot. — L'expérience m'a appris à me défier ; je me défie. Quand je sens que mon cœur est sur le point de battre, je le prends à deux mains et je lui dis ; *tais-toi !* — Avec de la volonté, on parvient toujours à faire de ce viscère à peu près ce que l'on veut.

— Tu es bien heureux d'avoir cette force-là, Raphaël.

— Est-ce qu'elle te manquerait?

— Absolument.

— Alors, c'est que tu manques d'énergie. — Supposons que tu éprouves pour une femme quelconque... Cécile, par exemple, un amour violent.

— La supposition est inadmissible. Je trouve Cécile charmante et bonne... J'ai pour elle une affection sincère; mais je ne l'aime pas... comme j'ai aimé la Borghetta, par exemple.

— Allons, tu ne veux pas m'écouter. Que diable! on peut toujours formuler des hypo-

thèses : supposons donc que tu aimes Cécile et que Cécile ne t'aime pas, que ferais-tu ?

— Ma foi ! je n'en sais rien. Je chercherais à l'oublier.

— Et si tu n'en venais point à bout ?

— Diable ! je me révolterais. Voilà mon caractère. Je ne suis nullement fort, mais j'ai toujours cru qu'un amour pur et dévoué méritait quelque retour ; et dans ce cas je présume que mon amour se changerait en haine.

Champcarré prononça ces paroles avec tant d'apparente conviction, que Raphaël tressaillit.

— Voilà, répliqua-t-il, un côté de ton caractère que tu ne m'avais pas encore découvert, mon bon ami.

— Il me semble cependant que ce que je viens de te dire est bien naturel. Le meilleur vin s'aigrit quand on le remue. Mais foin de tout cela. Malgré l'époque assez prochaine de mon mariage, ce n'est pas l'amour qui me préoccupe en ce moment :

— Bah ! qu'est-ce donc ?

— J'ai bien d'autres soucis en tête. Je dois trois cent soixante mille francs et plus, la date de l'échéance approche, et je ne sais comment faire pour les trouver.

— C'est une somme! mais, aussitôt marié, tu toucheras une dot.

— Il me répugne d'inscrire ce chiffre à mon passif conjugal. Je voudrais pouvoir payer.

— Il faut spéculer, alors.

— Comment et avec quoi ?

— Avec ton nom, pardieu. Crois-tu que Triel, le grand capitaliste, te refuserait pour quatre cent mille francs d'actions de ses soufrières de l'Hymalaya ou de ses mines de mercure du Sénégal ?

— Qu'est-ce que je ferais de ces actions ?

— Tu les vendrais au bout de quelque temps avec un bénéfice énorme, car la hausse promet de ne pas s'arrêter.

— Combien reste-t-il encore d'actions?

— Je ne sais. Mais si tu en prenais quinze cents à cinq cents francs, Triel te les vendrait au pair; et elles sont déjà à six cent cinquante. Tu aurais immédiatement sur ces quinze cents actions un bénéfice de deux cent cinquante mille francs.

— Alors, je ne vois guère pourquoi tu n'en prends pas toi-même?

— J'ai pris tout ce que j'ai pu, ma fortune

entière est là maintenant. Mais comme Triel ne s'aventure pas pour des sommes aussi fortes et qu'il sait que je n'ai aucune propriété foncière, il ne veut plus me donner d'actions. Si tu voulais répondre pour moi, je me chargerais de te gagner en quatre ou cinq jours la somme dont tu as besoin.

— Je n'ai aucune raison pour ne pas agir en mon nom. Mais il me faudrait à moi-même une caution !

— Je ne crois pas. En signant un acte par lequel tu reconnais souscrire pour quinze cents actions, tu te lies suffisamment vis à vis de la compagnie.

— Je ne veux pas m'engager dans une spé-

culation aussi forte, avant de m'être assuré qu'elle offre des chances de réussite.

— C'est facile à constater.

— De quelle façon ?

— Il me reste en portefeuille cinquante actions. Je te les cède à condition que tu m'en rendras cinquante des tiennes lorsque tu te seras assuré de leur valeur.

— Je n'ai qu'à les vendre?

— Oui !

— Est-ce coté à la Bourse?

— Certainement. Mais, si tu veux, tu n'as qu'à te présenter chez Lehmann avec tes actions, il te les paiera argent comptant.

— Encore ce juif! mais il fait donc tous les commerces?

— Dans ce cas, il n'est que secrétaire du conseil d'administration de la compagnie Triel.

— Mais enfin, m'expliqueras-tu ce que c'est que ce personnage dont j'entends continuellement parler et que personne ne connaît?

— Je ne le connais pas plus que toi. Seulement, je sais qu'il réside maintenant à New-

Yorck où il est à la tête d'une banque formidable, supérieure à celle des frères Rotschild et à toutes les banques du monde.

— Et qui est-ce qui le représente à Paris ?

— Le ministre plénipotentiaire des États-Unis. Ce fonctionnaire a délégué ses pouvoirs à Lehmann.

— C'est bien ! tu me donneras tes actions et nous verrons.

La voiture qui emportait les deux amis roulait avec rapidité au milieu des rues où le travail et le bruit commençaient à circuler. Elle arriva bientôt rue de Grammont.

Sur le seuil de la porte cochère se tenait un homme enveloppé dans un manteau et que Champcarré et Raphaël prirent d'abord pour un sergent de ville en faction.

Mais en s'approchant, le vicomte et Mathieu reconnurent le maître d'armes.

— Que diable faites-vous là ? — demanda le vicomte en descendant du véhicule.

— J'attends mon élève, répondit gravement Leroux.

— A cette heure ?

— Et, pourquoi pas? — répliqua le maître d'armes.

Champcarré comprit que le compère Leroux avait fait quelque découverte. Il feignit de lui avoir donné rendez-vous et lui demanda :

— Je vous ai fait attendre, n'est-ce pas?

— C'est vrai. Mais je savais que vous reviendriez. Vos chevaux ne sont pas fatigués?

— Non! nous pouvons partir à l'instant.

San Colombano regardait cette scène sans rien y comprendre.

— Et tu ne m'as rien dit de cela! murmura-t-il. Je ne t'aurais pas retenu si longtemps au bal.

— Oh! mon cher. Je sais l'intérêt que tu me portes. Aussi j'ai craint que tu ne laissasses échapper un mot.

— Il s'agit donc d'un duel?

Champcarré échangea un coup-d'œil avec le maître d'armes.

Celui-ci s'approcha du vicomte :

— En effet, dit-il, il s'agit d'un duel. Mais veuillez être discret, vous savez les peines qu'encourent les duellistes. Si Champcarré ne vous a point parlé de ceci, c'est moi seul qui en suis cause.

— Ah! Et à quelle heure? En quel lieu?

— A sept heures. Derrière la fabrique de noir animal de Montrouge.

— L'adversaire?

Leroux se pencha à l'oreille de San Colombano et lui dit le nom qu'il avait confié à Surrey.

Le vicomte tressaillit.

—Veille sur toi, mon cher! dit-il à Champcarré.

— Si vous voulez nous accompagner, vicomte ? fit le maître d'armes.

— Moi ! s'écria Raphaël. — Oh ! s'il s'agissait de me battre pour ce cher Mathieu, j'irais bien volontiers ; mais assister comme simple spectateur, jamais !

Et il tendit la main à Champcarré que cette marque d'affection avait ému.

— Puisque tu ne veux pas venir, dit-il, fais-moi une promesse ?

— Laquelle?

— Celle de t'installer chez moi jusqu'à mon retour.

— Je te le promets.

— Si l'on me demande, tu diras que je suis au lit et qu'on ne peut me voir. Tu pourras même ajouter que je suis gravement indisposé.

— C'est entendu.

Les deux jeunes gens se serrèrent encore une fois la main et Champcarré remonta dans la voiture avec le maître d'armes.

Celui-ci passa sa tête par la portière et après

avoir constaté que le vicomte était rentré dans l'hôtel, il s'adressa au cocher de Mathieu :

— Rue Neuve-Saint-Augustin, dit-il, chez moi.

— Ah çà! fit le jeune homme, dès que le véhicule eût recommencé à rouler, voulez-vous m'expliquer la mystification que nous venons de faire subir à ce pauvre vicomte qui paraît si penaud?

La figure du maître d'armes était devenue très-sérieuse.

— Écoutez-moi, murmura-t-il. Il est temps que je vous révèle une chose que vous ignorez.

En vous disant, hier, je crois, que je vous portais un intérêt profond, je ne vous ai point trompé. Ce n'est pas seulement de l'intérêt, c'est une affection sans bornes ; et j'ai le droit d'avoir cette affection pour vous.

Le jeune homme regardait le maître d'armes avec étonnement. Tout à coup, une idée traversa son cerveau :

— Oh ! dit-il !... serait-ce possible !...

— Tout est possible dans ce monde.

— Quoi ! vous seriez....

— Ton oncle, oui, mon ami.

— Oh ! pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt ?

Et Champcarré se jeta au cou du maître d'armes en pleurant de joie.

— Oui, répéta-t-il, pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt ?

Le professeur d'escrime était au moins aussi ému que son neveu, mais il avait plus d'empire sur lui-même. Il se détourna pour cacher une larme qui s'obstinait à s'échapper de ses yeux, puis reprenant sa physionomie sérieuse :

— Je ne savais, mon ami, quel accueil tu

me ferais. — J'avais mal jugé ton père et toi. Autrefois je ne me suis pas conduit vis-à-vis de lui comme j'aurais dû le faire. Je pensais qu'il m'avait conservé une juste rancune et qu'il l'avait transmise à son fils.... — je m'étais trompé.... — J'ai reçu hier une lettre de mon frère à qui j'avais écrit. Il m'annonce que jamais la moindre parole n'a été dite devant toi qui pût t'enlever l'affection naturelle du neveu pour l'oncle. Voilà pourquoi je n'ai pas cru devoir te cacher mon nom plus longtemps.

— Oh ! je vous aimais déjà sans vous connaître. Maintenant je vous aime encore davantage. Voulez-vous que je vous embrasse, mon oncle?

A cet élan de sensibilité qui dénotait un cœur d'ange et d'enfant, le vieux Jacques ne put cette fois retenir ses larmes.

— Allons! — murmura-t-il avec une indicible joie, — voilà une vieillesse consolée !... Mais ne perdons pas de temps.... mon ami, si je t'ai appris qui j'étais, c'est que je veux que tu aies pleine confiance en moi.

— Parlez, mon oncle ! parlez !

— Te rappelles-tu ce que je t'ai dit hier?

— À quel propos?

— Je te parlais des pièges que l'on tendait

à ta fortune, des gouffres que de faux amis creusaient sous tes pas...

— Oui ! je me le rappelle, mon oncle.

— Eh bien ! aujourd'hui, je suis arrivé presque à une certitude.

— Ce Surrey, sans doute ?...

— Je l'ai suivi toute la soirée, et je l'ai accosté à Montrouge. C'est pour lui que j'ai imaginé l'histoire de ce duel. Pensant que, s'il te savait en danger de mort, ses billets lui paraîtraient compromis, je lui ai donné à entendre que ton adversaire était de première

force à l'épée, et que tu avais choisi cette arme...

— Et quelle contenance avait-il en vous écoutant?...

— Il ne parut pas trop troublé. Je conclus de là qu'il avait déjà escompté ses billets.

— Ou, comme le suppose la Borghetta, qu'il a joué pour le compte d'un autre.

— Cette idée ne m'est, sacrebleu, pas venue, et je crois que c'est la bonne! si ce coquin avait eu tant d'argent il n'aurait pas mangé, dans un ignoble bouge, une maigre

portion de bœuf arrosée d'une demi-bouteille d'un affreux vin coloré avec du bois de Brésil.

— Je pense que vous avez raison.

— Fort étonné de tout cela, je ne perdis pas mon homme de vue. Je courus à la barrière d'Enfer où il se rendait; je pris un fiacre; il en prit un; je le suivis; et sais-tu où il descendit?

— Je ne devine pas.

— Chez Lehmann!...

— Chez Lehmann ! mais il est donc le complice ou le banquier de ce Surrey ! mais c'est donc pour le compte de ce Lehmann que ce Surrey joue ! Et ce juif qui me disait ne pas le connaître. Oh ! je vois clair dans ce tissu d'infâmies. Je m'explique pourquoi Lehmann perdait en souriant. Oh ! le gredin ! ! — Il savait bien qu'il ne perdait pas.

— Précisément, mon neveu, c'était contre toi que ces gens-là se liguaient ; c'était pour te perdre qu'ils t'ont attiré dans ce tripot d'enfer !

— Oui ! c'est aussi clair maintenant que le jour. Mais je me vengerai ! soyez tranquille... Je démasquerai tous ces fripons. Si des cri-

mes de cette nature échappent à l'action de la loi, je ferai en sorte qu'ils tombent tôt ou tard sous son application terrible.

Puis, après un instant de silence, il reprit :

— San Colombano a été dupé comme moi...

— Qui sait? fit mystérieusement le maître d'armes.

— Comment, mon oncle! vous penseriez que le vicomte se serait entendu lui-même avec ces deux escrocs?

— Je n'ai pas l'habitude de faire planer des soupçons sur la tête de personne avant de m'être assuré que ces soupçons ont quelque fondement.

— Et vous croyez...

— Je ne suis encore sûr de rien. Cependant j'ai des présomptions. Ce pauvre Brugnières m'avait déjà fait à l'égard du vicomte quelques confidences assez singulières ; mais j'attribuais la mauvaise opinion du chevalier pour San Colombano à quelques mesquines rivalités de femmes. Aujourd'hui, je reviens un peu de cette erreur.

— Sur quoi se basent ces présomptions ?

— As-tu remarqué que tout à l'heure le vicomte a refusé de nous accompagner?

— Oui.

— Eh bien! je prévoyais qu'il refuserait. Autrement, comment aurais-je pû lui expliquer le mensonge que je lui faisais? Et de quelle façon aurait-il pris la plaisanterie de ce duel?

— C'est vrai.

— S'il a refusé, c'est qu'il a eu des raisons pour cela...

— Évidemment.

— Sauf rectification, je pense que ces raisons sont de la même nature que celles de ce fripon de Surrey.

— Oh!

— Nous allons nous en assurer. Tu lui as dit de rester chez toi. Je parierais qu'il n'y est plus en ce moment.

Le jeune homme était subjugué par l'accent convaincu du maître d'armes. Il voulut cependant tenter l'épreuve.

— Si nous allions nous en assurer? dit-il.

— Mauvais système, mon cher neveu. Il vaut mieux venir avec moi.

La voiture se trouvait alors devant la maison de Leroux, une fenêtre du premier étage était ouverte, et dans l'encadrement de cette fenêtre on voyait la tête du monstrueux épicier qui s'apprêtait à descendre pour prendre sa faction ordinaire.

L'oncle et le neveu mirent pied à terre.

— Maintenant, dit le maître d'armes, nous allons voir!

Ils sortirent de la rue Neuve-Saint-Augustin, descendirent dans la rue Neuve-des-Petits-Champs et remontèrent la rue de la Banque jusqu'en vue de la Bourse.

Dans la rue de la Banque des ouvriers démolissaient une maison.

— Plaçons-nous ici, fit le maître d'armes en désignant un amas de décombres. Personne ne pourra passer sur la place de la Bourse sans que nous ne nous en apercevions.

Le jeune homme, précédé par son oncle, enjamba un amas de moëllons et vint se cacher derrière une énorme poutre, dont le faîte soutenait un échafaudage chargé de pierres.

Les paroles de Leroux avaient ébranlé la confiance qu'il avait en son ami. Néanmoins, il espérait toujours que son oncle s'était trompé. Il attendait donc avec une anxiété profonde

que l'effet se produisît dans un sens ou dans un autre.

Hélas ! les prévisions du professeur d'escrime n'étaient que trop fondées. A peine les deux hommes venaient-ils de s'accommoder le mieux possible dans leur embuscade, que San Colombano passa tout essoufflé à quelques pas d'eux et alla frapper à la porte de Lehmann.

Une rougeur brûlante envahit les joues de Champcarré. Il fit un mouvement pour s'élancer à la poursuite du vicomte, mais le maître d'armes le retint par le bras.

— Pas d'esclandre, dit-il ; tout serait perdu.

Champcarré était hors de lui-même.

— Oh ! le misérable ! dit-il ; abuser ainsi de ma naïveté de vingt ans ; il apprendra bientôt que l'on ne se joue point impunément de moi.

Et il secoua la poutre avec une telle violence que l'échafaudage faillit s'écrouler.

CHAPITRE HUITIEME.

VIII

Double comédie.

Surrey avait été immédiatement introduit chez Lehmann qui se disposait à se mettre au lit, après une journée passée en plaisirs, dans le petit appartement de mademoiselle Moustache.

L'arrivée du *seul et unique* Triel eut le privilége de le mettre de fort mauvaise humeur.

— Qu'est-ce que vous voulez encore? lui dit-il d'un ton brusque.

Surrey s'inclina respectueusement.

— Monsieur, répondit-il, il s'agit d'une affaire extraordinairement grave!

— Quelque martingale avortée, sans doute. Belle heure pour venir déranger un honnête homme qui ne demande qu'à dormir.

— Si monsieur le juge convenable, je vais sortir et le laisser libre de dormir pour trois cent mille francs.

— Qu'est-ce que vous chantez-là avec vos trois cent mille francs? Voyons! hâtez-vous!..

— Eh bien, monsieur, fit le mathématicien en parodiant le mot de Lahire, je vous dis qu'on ne peut pas perdre trois cent mille francs avec plus... de mauvaise humeur.

— Expliquez-vous. Qui va perdre cette somme?

— Vous.

Lehmann dressa les oreilles.

— Moi? dit-il,

— Oui, vous, monsieur !

— Et comment donc, Dieu d'Israël ?

— Vous avez les billets de M. de Champcarré ?

— Oui ! Est-ce que cet ingrat se serait ruiné sans moi ?

— Pas précisément; mais c'est la même chose. Demain matin, à sept heures, il se bat en duel avec un homme quatre fois plus fort que lui.

Lehmann bondit de son siége.

— Mais ce serait affreux, s'écria-t-il ! Il faut

à tout prix empêcher ce duel. Savez-vous où il aura lieu?

— A Montrouge, derrière la fabrique de noir animal.

— Est-ce bien vrai? bon Dieu! De qui tenez-vous ce renseignement?

— De M. Leroux lui-même.

— Le maître d'armes?

— Oui.

— Alors, ce n'est malheureusement que trop certain!!... Mais cordieu! comment faire?

Où est mon valet de chambre? Il faut que je me rhabille.

Le juif se promenait dans sa chambre à coucher avec une agitation fébrile. Ses bras étendus décrivaient toutes les évolutions des télégraphes aériens.

Surrey interrompit ces exercices en balbutiant :

— Il serait facile d'empêcher ce duel.

— Bourreau, dites-moi vite comment. Vous voyez bien que vous me brûlez à petit feu.

— Vous n'auriez qu'à prévenir le préfet de police.

— C'est une idée ! J'ai mes entrées chez lui ; j'y vais.

— Je désirerais autant que possible n'être pas mis en jeu.

— Est-ce que l'on s'occupe de vous, monsieur Triel ? Est-ce que l'on sait seulement si vous existez?

— Je suppose, monsieur, que vous vous rappellerez ce que je viens de faire... Un tel renseignement, je crois, vaut quelque chose.

— Ame vénale ! fit majestueusement le juif. Vous viendrez ces jours-ci, je vous paierai... Maintenant, vous pouvez sortir.

Le faux Surrey exécuta vers la porte un mouvement de retraite :

— Il serait convenable, monsieur, dit-il en franchissant le seuil, de ne pas livrer au préfet de police le nom des adversaires ; cela pourrait compromettre plusieurs personnes.

Lehmann ne répondit rien. Il sonna son valet de chambre et se fit habiller à la hâte ; puis il se rendit chez le préfet.

Le magistrat faisait dans son hôtel une partie de wisth avec quelques députés. Il reçut Lehmann de l'air d'une affectueuse considération. Dès que celui-ci lui eut annoncé le motif

de sa visite, le préfet fut le premier à ne pas insister pour savoir les noms.

— Comme homme, dit-il, je n'ai pas aussi mauvaise opinion du duel que comme magistrat; aussi je ne sévis point à cet égard. Je vais donner des ordres pour que mes agents de sûreté empêchent simplement le combat, sans arrêter les adversaires, si toutefois ceux-ci obéissent à leur réquisition.

Il reconduisit Lehmann jusqu'à la porte du salon avec la plus grande politesse.

Le juif rentra chez lui ; il se mit au lit après avoir ordonné à son domestique de l'éveiller à six heures.

Vers cinq heures et demie du matin, un coup de sonnette furibond éveilla le dormeur en sursaut.

Un des valets courut à la porte :

C'était San Colombano.

— Cours éveiller Lehmann, fit le vicomte. Il faut que je lui parle à l'instant même.

La figure décomposée de Raphaël, son geste bref, sa voix saccadée produisirent un tel effet sur le valet qu'il foula aux pieds son respect ordinaire pour les ordres de son maître.

Il entra dans sa chambre afin de l'éveiller; mais Lehmann était déjà sur pied. Le formidable coup de sonnette lui avait servi de réveille-matin; il s'habillait lui-même.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-il tout tremblant.

— M. le vicomte de San Colombano désire vous parler.

San-Colombano n'avait pas attendu la permission du juif. Il était entré sur les talons du domestique.

— Tout est perdu, mon cher, dit-il à l'Israélite?

— Quoi donc ? Est-ce que Champcarré aurait été tué ?

— Non ! mais tiens ! vous savez déjà ?

— Pardieu ! depuis hier soir.

— Et vous restez calme dans votre chambre, quand ils vont se battre !

— Je ne vois pas pourquoi j'irais me promener à Montrouge.

— Ah ! si vous le prenez sur ce ton ; j'ai eu tort de tant me presser...

— Mon cher, toutes mes précautions sont prises d'avance ; j'ai prévenu le préfet de police, et en ce moment une troupe de sergents de ville se promène autour de la fabrique.

Le vicomte s'assit et demanda :

— A quoi vous résolvez-vous?

— A rester ici en attendant les événements.

— Vous n'avez pas la curiosité de pousser jusqu'à Montrouge?

— J'aurais certainement cette curiosité ; mais je craindrais d'être aperçu, soit par le

maître d'armes, soit par l'un des deux adversaires.

— Si ce n'est que cela, il y a un moyen de tout concilier. Nous connaissons la voiture de Champcarré, nous prendrons un coupé de louage et nous irons à Montrouge en passant par Gentilly. Personne ne nous apercevra...

— A cette condition, je me décide.

— Pour plus de sûreté nous mettrons chacun un caban, la matinée est fraîche, cela s'expliquera...

Les deux complices se revêtirent des man-

teaux en question et descendirent sur la place de la Bourse.

Le maître d'armes et son neveu avaient regagné la rue Neuve-Saint-Augustin. Ils prirent de nouveau place dans la voiture qui se dirigea du côté de Montrouge par la barrière d'Enfer.

La colère de Champcarré au lieu de s'apaiser grandissait toujours. N'eût été sa déférence pour l'avis de son oncle il se fût mis tout de suite à la recherche de Surrey, de Lehmann et du vicomte, pour lesquels il éprouvait maintenant la haine et le mépris les plus violents.

— Oh ! je les retrouverai, disait-il, en mar-

telant de son poing fermé les coussins du coupé. Je les retrouverai et malheur à eux!...

— Ce n'est pas le moyen d'arranger les choses, répondit le maître d'armes. Tiens-tu vraiment à démasquer tous ces coquins!

— Si j'y tiens?...

— Il faut pour cela patienter et dissimuler. Je t'ai montré en escrime un coup superbe; celui qui consiste à laisser son adversaire s'enferrer lui-même. Tu dois le mettre en pratique ici.

— Viendront-ils s'enferrer, voilà la question?

— Ils y viendront, c'est moi qui te le dis.

Champcarré tomba dans une mélancolie profonde.

— Et le vicomte qui me proposait ce matin des actions... c'était pour mieux me dépouiller ! ! — Etre infâme ! couleuvre et vipère !... se glisser sous l'amitié pour empoisonner la coupe que l'on vous tend.

— Laisse cette vipère te caresser encore, venir ramper autour de toi. C'est le moyen de lui écraser la tête plus sûrement.

— Ah ! comme j'aurais du plaisir à la broyer !...

— Me promets-tu de ne pas précipiter les choses, mon ami!...

Champcarré fit un effort :

— Je vous obéirai, mon oncle, dit-il ; mais vous m'assurez vous-même que la vengeance ne m'échappera pas?

— Sois tranquille et compte sur moi. — Tu verras qu'ils subiront tous trois le châtiment qu'ils ont mérité.

L'oncle et le neveu arrivèrent bientôt à la barrière d'Enfer.

Là, ils descendirent de voiture après avoir dit au cocher de les attendre, ils suivirent ensuite la rue d'Orléans, jusqu'à la hauteur de la rue d'Amboise, s'engagèrent dans la rue des Catacombes et remontèrent la rue de la Tombe-Issoire jusqu'à la fabrique.

Derrière ce bâtiment s'étendent des champs presque incultes coupés de fondrières, relevés tantôt en monticules terreux, tantôt en talus couverts de tuf et de substances calcaires. Le sol raboteux, inégal, forme des plis profonds qui se prolongent jusque sur le territoire de Gentilly.

Ils aperçurent dans l'un des plis la silhouette de quatre ou cinq personnes qui semblaient

être de marbre noir tant elles restaient immobiles.

C'étaient des sergents de ville.

— Vois-tu ! dit le maître d'armes à son neveu. La mystification n'est-elle pas complète.

Au même instant, un fiacre débouchait sur une des hauteurs qui dominent Gentilly dans la partie comprise entre la barrière de la Glacière et le chemin de fer d'Orsay.

Deux hommes, que l'on ne pouvait recon-

naître à cause de la distance et parce qu'ils portaient les capuchons de leurs cabans rabattus sur la tête, descendirent du fiacre.

L'un d'eux fit un geste que Champcarré remarqua.

— C'est le vicomte, dit-il ; je reconnais sa manière d'étendre le bras.

— L'autre est Lehmann alors, fit le maître d'armes.

Une idée traversa le cerveau du jeune homme.

— Nous voici quatre, dit-il, si notre mysti-

fication devenait une réalité, si j'allais provoquer San Colombano?

— Non! mon ami, répliqua Leroux! quand on se bat, il doit y avoir égalité d'honneur. — Or, tu es un honnête homme; le vicomte est un coquin; vous ne pouvez vous battre à honneur égal.

Champcarré détourna la tête.

— Alors, dit-il, allons nous-en.

— Où? demanda le maître d'armes.

— Où vous voudrez, mon oncle.

— Il ne faut pas que tu rentres chez toi.

— Je n'y rentrerai pas non plus ; seulement, puisque nous allons commencer une série de punitions, je veux procéder par la plus petite.

— Il s'agit?...

— Vous ne devinez pas?

— Non !

— De mademoiselle Moustache. Il est honteux pour moi d'avoir accablé de présents une drôlessse de cette sorte. Le mot est juste.

— C'est vrai; mais je ne suppose pas que tu veuilles lui reprendre ce que tu lui as donné.

— Pas précisément. Les cadeaux que je lui ai faits lui resteront. Mais j'exige qu'elle me restitue le prix du mobilier de la Borghetta. En l'achetant pour elle, je lui ai fait observer que je ne lui faisais qu'une avance qu'elle devrait me rembourser d'une façon ou d'une autre...

— Tu m'as raconté cela. — Laisse-moi agir. Tu verras comme je m'en tirerai.

L'oncle et le neveu retournèrent à Paris.

Leur voiture s'arrêta sur le boulevard des Italiens, et Leroux alla sonner immédiatement à la porte de Moustache.

Il était huit heures du matin.

Une camériste, qui, d'après ce qu'on en pouvait juger par le désordre de son costume, venait de se lever, ouvrit la porte.

— Madame est encore au lit, dit-elle.

— Ça ne fait rien, répondit Leroux, annoncez-lui que c'est son maître d'armes qui veut lui confier quelque chose d'important.

La camériste revint bientôt.

— Madame vous attend dans sa chambre à coucher, fit-elle.

Moustache, en effet, n'était pas encore levée. Elle reçut le maître d'armes dans la position de Vénus surprise avec Mars. Seulement Mars n'était plus là. Enfoncée jusqu'aux épau-

les dans des draps éblouissants de blancheur, elle posa son bras nu sur un oreiller à taie de dentelle et salua légèrement Leroux en lui disant :

— Pardon si je vous reçois ainsi. Il n'y a pas à se gêner avec un vieil ami.

— Parce qu'il est *vieux* surtout, répondit le maître d'armes.

— *Quelle nouvelle apportez?* mon cher compère, comme chante la chanson de monsieur Malborough.

— Pas gaie du tout, ma chère Moustache.

Figurez-vous que vous recevez en ce moment un huissier.

— Diable! Est-ce que j'aurais contracté vis-à-vis de vous quelques dettes... d'honneur?

— Vous seriez toujours capable de solder celles-là ; mais il s'agit d'autre chose.

— En avant la sommation !

— Vous connaissez Lehmann ?

— Oh ! le vieux grigou, je crois bien.

— Intimement, peut-être?

— Oui! ça m'est égal ; vous savez que je ne cache pas mes péchés. Avec lui je devrais dire peccadilles, parce que ce n'est pas la peine d'en parler.

Et Moustache sourit malicieusement.

— Eh bien! continua le maître d'armes, hier soir il s'est trouvé avec M. de Champcarré.

— Oh! je devine! Il aura bavardé?...

— Précisément. Il est même allé fort loin...

dans les détails. Naturellement, Champcarré n'était pas content.

— Vieux singe, va! qu'il revienne!...

— Il paraît extrêmement amoureux de vous...

— Qui?

— Lehmann, pardieu!

— Ah!

— Il tient même à vous le prouver d'une façon... véritablement princière.

— Oh ! mon Dieu !

— Il vient de vous acheter, en conséquence, un mobilier de cent mille francs.

— Est-ce possible ?

— Sans doute, mais à une condition.

— Laquelle?

— Il ne veut pas que vous conserviez le mobilier de Champcarré.

— Qu'à cela ne tienne ! je le vendrai.

— Mais Champcarré est arrivé au moment où Lehman était en prix pour votre nouveau mobilier et il a dit que, si vous l'acceptiez, il

vous ferait payer celui de la Borghetta, ou vous le retirerait.

Moustache sauta de son lit sans la moindre pudeur et sonna sa caméristе.

— Habille-moi, Justine, dit-elle.

Et tandis que la femme de chambre procédait à sa toilette, elle s'adressa au maître d'armes :

— Ah! s'écria-t-elle avec dépit, M. de Champcarré veut agir ainsi. C'est bien! qu'il prenne son mobilier et qu'il le donne, ainsi que ses appartements, à la première grisette venue. Bon Dieu! devient-on ridicule quand on est

ruiné, car vous savez que Champcarré s'est ruiné au jeu.

— Hélas !

— Je ne veux pas rester une heure de plus ici. Aussitôt que tu m'auras coiffée, Justine, tu iras chercher une voiture de déménagement pour enlever ce qui m'appartient. Faquin ! va ! Il s'est figuré que je l'aimais naïvement pour ses beaux yeux, l'imbécile ; et que je sacrifierais bêtement mon bien-être à ce qu'il appelle : son amour ! Bel amour, vraiment !

Le maître d'armes pouvait à peine contenir

l'expression de son mépris. — Cependant, il dissimula encore.

— Avec l'argent de ce mobilier, continua Moustache, il pourra vivre quelques mois. — Grand bien lui fasse! voilà les provinciaux avec leurs prodigalités doublées d'avarices : certes le vicomte n'aurait pas agi ainsi...

— C'est vrai, il ne vous aurait pas acheté un mobilier. Mais remarquez que Champcarré ne vous redemande pas les présents qu'il vous a faits.

— Il y a longtemps que j'en ai fait cadeau à mes amies. Est-ce que j'attache le moindre prix à ces babioles sans valeur!...

— Alors, ma mission est remplie. Je vais prévenir Champcarré.

— Inutile, mon cher Leroux. Dans une demi-heure, je ne serai plus ici. Attendez ; je vous remettrai les clefs de l'appartement. Ouf !... Je ne sais comment j'ai pu avoir un moment... de faiblesse... pour ce... *pas grand'chose !...*

Le maître d'armes chantonnait entre ses dents tout en mâchant le bout de sa moustache grise.

Dès que la toilette de Moustache fut terminée, et cette toilette, par extraordinaire, ne dura guère plus d'une demi-heure, un em-

ployé de la maison Bailly arriva et fit placer dans une voiture de déménagement tout ce qui appartenait à la danseuse.

Puis celle-ci sortit, jurant de ne plus jamais s'adresser à des jeunes gens sans expérience qui se trouvaient d'un jour à l'autre dans la nécessité de redemander ce qu'ils avaient donné.

Le maître d'armes ferma soigneusement toutes les portes, mit les clefs dans ses poches et sortit en même temps que la danseuse.

— Écoutez, dit-il à Moustache, lorsqu'il eut vu la voiture de déménagement tourner l'angle de la rue. Vous jouez quelquefois des rôles au théâtre; mais vous n'êtes pas aussi forte

que moi. — Je viens de vous jouer une comédie de mœurs qui a bien son mérite.

— Comment? demanda la danseuse en ouvrant de grands yeux.

— Pardieu ! de tout ce que je vous ai dit, il n'y a qu'une seule vérité ; c'est que Champcarré, mécontent de votre ingratitude, vous retire son mobilier.

— Et Lehmann ?

— Il est trop cuistre pour vous faire seulement cadeau d'un lit de sangle !...

Sur ce, Leroux salua profondément la danseuse et s'en retourna chez son neveu.

Moustache était pétrifiée !

— Vertudieu ! murmura-t-elle ; me jouer un tour pareil ! c'est abominable ! Mais j'ai des griffes et des dents. Si je puis me venger, ce sera terrible ! ah ! misérable Champcarré !!!

Et la danseuse mordait ses lèvres et piétinait furieusement le trottoir.

— Où faut-il conduire la voiture ? demanda l'employé.

— Chez mademoiselle Rezzionni, rue Pigalle, 5, répondit la dolente Moustache.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

FIN DE LA TABLE.

Sceaux — Imp. de E. Dépée.